This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

~~NS. 108 C. 14~~

G/E 5034 A.1

27
1161

CONTES

DE

VASSELIER

Tiré

à cent cinquante exemplaires numérotés (1)

N° 30

(1) *Les exemplaires de passe (une dizaine environ) sont numérotés 150 a, 150 b, 150 c, etc.*

CONTES

DE

VASSELIER

(XVIII^e SIÈCLE)

Réimprimés sur l'édition originale

(*Londres, 1800*)

PARIS

ISIDORE LISEUX, ÉDITEUR
Quai Malaquais, n° 5

1883

- 3 MAY 1963
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT

JOSEPH VASSELIER n'est connu que de quelques amateurs : c'est à peine si les historiens de la Littérature Française consentiraient à lui donner une toute petite place, dans le voisinage de Desmahis, parmi les *poetæ minores* du XVIII^e^ siècle, et, s'il n'était l'auteur que de ses poésies académiques, l'oubli, l'inéluctable oubli, le couvrirait entièrement; mais il a fait ses *Contes*, et tous ceux entre les mains de qui a pu tomber d'aventure ce petit volume devenu rare, auront été

sans doute surpris, comme nous-même, de ce qu'un homme peut dépenser d'esprit, de gaîté et d'invention sans devenir pour cela célèbre; la même surprise attend ceux qui feront connaissance avec lui dans la présente réimpression.

Les *Contes* de Vasselier parurent en 1800; l'auteur était mort deux ans auparavant (1798), survivant, à travers la tourmente révolutionnaire, au régime sous lequel il avait vécu, écrit, et sans avoir un seul instant songé à rassembler ses œuvres, productions légères restées pour la plupart manuscrites, quelques-unes seulement ayant été insérées dans les journaux. Ses amis lui rendirent le pieux service de les recueillir en deux volumes, dont le premier (à Paris,

de l'imprimerie d'Égron) est intitulé *Poésies,* et composé d'Épitres, de Couplets de table et d'Impromptus; le second (Paris, sous la rubrique de Londres) renferme les *Contes,* bien supérieurs à ces pièces de circonstance que nul aujourd'hui ne songerait à réimprimer. Ils assignent à Vasselier un rang très honorable au-dessous de La Fontaine, sans doute, mais peut-être au-dessus de Grécourt. Ce ne sont, pour le plus grand nombre, que de brefs récits en douze ou quinze vers, courant au trait final avec la rapidité de l'épigramme; un bon mot, quelquefois déjà connu (l'*Horloge,* le *Quiproquo,* la *Bagarre,* l'*Apostolat,* l'*Appétit vient en mangeant),* suffit souvent au poète, mais il réussit aussi bien une composition plus détaillée,

exigeant plus de soin et d'art chez le conteur, par exemple le *Cas réservé,* la *Fileuse,* le *Nœud conjugal,* où il essaye de lutter avec La Fontaine; il n'est faible que lorsqu'il veut trop s'étendre et s'ingénie à remplir avec des riens une vaste toile, comme dans le *Mage consulté,* le *Pouvoir de la vanité* et même la fameuse *Origine des truffes,* qui passe pour son chef-d'œuvre et qui lui valut d'être remarqué par Voltaire. La pièce est d'une mythologie un peu prétentieuse, et Vasselier, encouragé par les suffrages du grand philosophe, lui a donné dans la *Sauce Robert* un pendant culinaire de plus haut goût. Il est tout à fait bon dans les petites pièces comme le *Sifflet,* le *Cul de poule,* etc., presque toutes celles, au reste, qui composent le recueil; et le rigide

Vauvenargues, qui trouvait des longueurs aux Contes du Bonhomme, serait ici forcé de rester bouche close.

L'amitié de Voltaire fut le seul événement un peu considérable de la vie de Vasselier. Né à Rocroi en 1735, après avoir passé presque toute sa jeunesse dans la profession des armes, il quitta l'uniforme en 1762 pour entrer dans l'administration des Postes, où il acquit rapidement le grade de premier commis, à Lyon. Il s'attira la bienveillance de Voltaire, établi à Ferney, en facilitant la circulation de ses écrits plus sans doute encore que par ses talents poétiques, et d'amicales relations s'établirent entre eux. Tous les ans il se rendait à Ferney et y faisait un assez long séjour; Voltaire

lui offrit plusieurs fois de lui donner une retraite assurée, dans une maison qui lui appartiendrait en toute propriété, indépendante du château; Vasselier préféra garder son poste et continuer de s'y rendre utile à son illustre ami. C'était un homme de mœurs simples et paisibles, aimant la bonne chère et payant son écot à table par quelques spirituels couplets. Ses vers un peu sérieux, quoique toujours enjoués, ainsi qu'il sied à un bon vivant, ont été composés pour l'Académie de Lyon, dont il était membre. Les plus travaillés sont le *Remercîment*, qu'il lut à sa séance d'admission, en 1782, les *Vers sur la Paix* (1783) et une *Épître sur les ennuis de la vie* (1784); malgré le mérite littéraire de ces pièces, le poète est beaucoup plus lui-même dans ces légères épîtres, moitié

vers et moitié prose, qu'il adressait à Voltaire, dans ses *Couplets de table* et surtout dans ses *Contes*.

Paris, 30 Novembre 1883.

CONTES

DE

VASSELIER

LA DAME COMME IL FAUT

JAMBE de ci, jambe de là,
Sur une ottomane étendue,
La comtesse de Falbala
Découvrait une cuisse nue,
Et quelque chose outre cela,
Qui d'Hilaire éblouit la vue.
Hilaire était un maître gars,
Grand laquais, d'épaisse encolure,
Et dont Madame faisait cas.
Dans certains moments, la Nature

Sait rapprocher tous les états :
Son cœur bat, il prête l'oreille,
Va tout doux, peur de réveiller
Sa jeune dame, qui sommeille,
Ou fait semblant de sommeiller.
Il avance, s'arrête, écoute;
De sa peau touche le satin,
Frissonne, et retire sa main :
C'est sa maîtresse, il la redoute,
Et reste un moment incertain.
Mais l'Amour, d'un doigt libertin,
Du plaisir lui montre la route :
Il s'y précipite à la fin.

Mes amis, vous croyez peut-être
Que, se réveillant en sursaut,
Notre comtesse, qui vient d'être
Par son laquais prise d'assaut,
Criant haro sur le maraud,
Le fit jeter par la fenêtre?
On s'est guéri de ce défaut :
Connaissez les gens comme il faut.
Le rustre a fait; il recommence,
Et sa dame dormait toujours;
Mais cette double jouissance
Du sommeil enfin rompt le cours.
Elle crie à l'impertinence!

« Je vais appeler du secours !
» Que m'as-tu fait ? — J'ai, » dit Hilaire,
« Deux fois... ah ! pardon ! — Téméraire,
» Quoi ! j'aurai rempli ton désir,
» Sans avoir goûté de plaisir ?
» Faquin, je prétends qu'on m'en donne.
» Ha ! tu l'as fait deux fois pour toi ?
» Approche, et fais-le trois pour moi,
» Si tu veux que je te pardonne. »

Les dames qui le portent haut
Ont l'art de s'abaisser sans honte.
Mes amis, par ce petit conte,
Connaissez les gens comme il faut.

CONSEIL

PRENDRE une sotte pour épouse,
Ami, c'est un double malheur.
En vain crois-tu cueillir la fleur
Dont Diane fut si jalouse :
La coquette a pu, par honneur,
Jusqu'à son hymen la défendre ;
L'autre, par quelque suborneur,

Sans souffler, l'aura laissé prendre.
Lis, pour en être convaincu,
L'histoire que je vais t'apprendre,
D'un homme qui se fit cocu.

Dans une ville d'Austrasie,
Monsieur Bredouillon l'avocat,
Vieux, affecté de punaisie,
Voulut quitter le célibat.
Il prétendait, dans sa future,
Trouver une *inviolata,*
Une Agnès, l'innocence pure.
Mais de l'acte de la Nature
Il n'eut que le *duplicata.*
Pour remplir les vœux du Messire,
On l'introduit chez Alison;
Il y vit sa fille Suzon,
Qu'on nommait la vierge de cire,
Et qui passait, avec raison,
Pour la plus nice du canton.
Plus il la voit, plus il l'admire:
Mons Bredouillon est si flatté
De sa grande simplicité,
Que, dès la seconde audience,
Il fut conclu pour l'alliance.
Sous huit jours la noce se fit;
Et l'on met notre couple au lit.

Là, Bredouillon fait son enquête,
Méditant un fameux exploit;
Et, tout en sueur, sur sa bête,
Il voudrait rappeler son droit.
La chaleur sert de véhicule
A la terrible exhalaison
Que rend son nez fait en spatule.
« Comme il put ! » s'écria Suzon.
» — C'est mon pucelage, ma belle;
» Il sent, parce qu'il est ancien.
» — Ah ! rendons grâce au père Angèle;
» Car on n'y tiendrait pas, » dit-elle,
« S'il ne m'avait défait du mien. »

LE CAS RÉSERVÉ

Le gros Lucas, ayant lavé la dent,
Pour honorer le patron du village,
Revint le soir dans son ménage,
Et se coucha : Lucas était prudent.
Sa femme avait mis dans sa tête
De célébrer aussi la fête :
Bientôt au lit elle vint se glisser,
Et se prit à le caresser.

Le mari n'était pas novice;
Il sut deviner le désir,
Et, pour lui plaire, il entre en lice.
Mais chac!... l'instrument du plaisir
Du sacrement refusa le service.
En vain Lucas allait, venait;
En vain Margot se démenait,
Rien n'opérait; quand la lutine,
A son mari, d'un ton embarrassé,
Dit : « Mon ami, te serais-tu blessé
» En cet endroit?... Voyons que j'examine... »
Et la voilà qui va tâtant partout,
De la racine jusqu'au bout,
Et du bout jusqu'à la racine,
Si dextrement, que Lucas y prend goût;
Puis du plaisir; puis fournit sa carrière :
Et la besogne fut ent ère.
Que cinq beaux doigts ont sur nous d'ascendant !
C'est ainsi que madame Adam,
Qui, comme on sait, ne faisait que de naître,
Passant la main sur un joyeux serpent,
Aux nations sut donner l'être.
Le mardi-saint, au confessionnal,
Margot alla conter l'histoire.
Son curé, qui n'aimait qu'à boire,
Croyait l'Amour un esprit infernal :
Jugez s'il fit du bacchanal!

« D'en plus ouïr, » dit-il, « Dieu me préserve!
» Car je ne vous absoudrai pas;
» Je ne le puis, et ce sont de vils cas,
» Que notre évêque se réserve.
» Partez demain; de crainte de malheur,
» Allez implorer sa Grandeur :
» Que jusque-là Saint Jacques vous conserve! »
La larme à l'œil, le cœur plein de remords,
Croyant avoir dix diables dans le corps,
Margot chemine en grande diligence,
Et du prélat gagne la résidence.
Un sien parent, premier laquais,
L'introduisit dans le palais.
Le jeudi-saint, elle obtint audience,
Jour où le Pape annonce sa puissance
A l'univers, dont il est le seigneur;
Où le sot peuple qui l'encense
Croit voir, dans sa stupide erreur,
Les rois courbés sous l'anneau du pêcheur
Demander grâce, et faire pénitence.
Monseigneur donnait ce jour-là,
In memoriam, grand gala
Aux gens d'église, et la troupe d'ébène
Parodiait l'antique cène.
Sa grandeur coupait un gigot,
Lorsqu'on lui présenta Margot.
Ah! Monseigneur, » lui dit la pénitente,

« Pardonnez à votre servante !
» Je viens vous présenter mon cas ;
» Ciel, qu'il est grand !... » Elle n'acheva pas,
Car la pudeur l'empêcha de tout dire ;
Et les cagots, oubliant le repas,
Quittèrent tout pour éclater de rire.
Le prélat eut la charité,
Quoiqu'en riant, de se lever de table ;
Il prit Margot dans un coin écarté,
Lui demandant, d'un air affable,
De quel crime elle était coupable.
— « Ah ! Monseigneur, c'est d'un cas réservé, »
Répondit-elle en faisant le *salve*.
« Un soir, couchée avec notre homme,
» Qui tout le jour avait bu bravement,
» Il voulut... Vous savez bien comme
» On use de ce sacrement ?
» Il ne pouvait, et notre curé nomme
» Ce que je fis... un... un attouchement. »
Le prélat aussitôt s'écrie :
— « Quoi ! c'est de cette drôlerie,
» Dont il t'a fait si grande peur ?
» Quel pitoyable directeur,
» Qui n'a, sur ce *bibus*, point osé passer outre !
» *Ego te absolvo*. Va trouver ton pasteur,
» Et dis-lui qu'il ne sait ni confesser ni foutre. »

TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR

Ne jugez pas sur l'apparence :
Des ergoteurs de conséquence,
Qui sur des riens disputent fort,
En ce point se trouvent d'accord ;
Croyez-en mon expérience :
Belle montre et peu de rapport,
Est moins proverbe que sentence :
Qui lira vèrra si j'ai tort.

Un Gascon, taillé comme Hercule,
Bien planté, jeune et fait au tour,
Demeurait vis-à-vis d'Ursule,
Dévote sujette au scrupule,
Mais friande du jeu d'amour.
Un baiser colorait ses charmes
Du carmin le plus séduisant ;
Ses yeux se remplissaient de larmes,
Au moindre mot attendrissant.
Du berger sensible et pressant,
Ces larmes marquent bien mieux l'herbe
Qu'un poulet tendrement écrit.
Vieux paillards ! à fille qui pleure,
Vous savez bien ce qui lui rit.

Le Gascon lorgnait sa voisine;
Ursule lorgnait son voisin.
On sait qu'une bigote est fine,
Et qu'un cadédis est malin.
C'est, comme on dit, fin contre fin.
Le matin, près de la fenêtre
Qui servait de porte au balcon,
En chemise on voyait paraître
De temps en temps notre Gascon.
Ursule, sans être aperçue,
Venait admirer son lorgneur :
Sa poitrine large et velue,
Ses bras nerveux pleins de vigueur,
Enchantaient son œil connaisseur.
Mais ce qui plus flattait sa vue,
Et servit à la décevoir,
C'était sans cesse d'entrevoir,
Au-dessus de sa cuisse nue,
Un ferme et vigoureux soutien,
Qui haussait son linge si bien,
Qu'il lui faisait faire calèche.
« Ah ! » disait-elle, « aimable flèche,
» Unis mon cœur avec le sien ! »

Avez-vous vu, dans votre vie,
Certains petits bouts de tabac,
Que l'on nous vend au Vieux-Brisac,

Pour du mâle de Virginie?
Sept à huit pouces de longueur,
Et cinq et demi de grosseur
Dans toute sa circonférence,
Forment du bout la contenance.
Hé bien! c'était un tel rouleau,
Arrangé comme on l'imagine,
Qui fit donner dans le panneau
Celle qui se croyait si fine;
Et c'était le sceptre divin
Qui rendait le Gascon si vain.

Chez la curieuse dévote
Il se présente; on le reçoit,
Toujours muni de sa carotte,
Qu'il place vers le bon endroit.
Il se déclare, on le querelle;
Il ne revient plus, on l'appelle :
Il est mené par les détours
Du charmant pays des Amours.
On cède enfin à sa tendresse,
Ou plutôt à la volupté;
Et déjà l'on est dans l'ivresse
D'un plaisir qu'on n'a pas goûté.
Mais, ô honte! ô scélératesse!
Ursule voit la vérité!
Un cri témoigne sa surprise.

— « Ah ! » dit-il, « plus d'une y fut prise,
» Ma chère dame, calmez-vous,
» Lé pas est fait ; voici la ruse :
» Avec cé gros je les amuse ;
» Avec cé petit jé les fous. »

ORIGINE DU PROVERBE

User la chandelle par les deux bouts.

A quinze ans, la petite Agathe,
En pleurant, fit profession,
Et prit le voile de béate
Au couvent de l'Assomption.
Le tentateur de la jeunesse,
Ce brûlant démon de la chair,
Vint pour séduire la professe ;
Elle, de courir à confesse,
Raconter sa peine au pater.
— « Et du plaisir, en avez-vous, mignonne ?
» — Je ne sais ; quelquefois je sens en ma personne
» Certains tressaillements. — Je connais ces assauts ;
» Ma sœur, vous éprouvez les maux
» De la nature corrompue.

» Au ciel rendez gloire souvent
» D'être à votre âge en ce couvent;
» Car, dans le monde, hélas! de grâces revêtue,
» Agathe, en son printemps, déjà serait... perdue.
» Priez, jeûnez... » *et cætera :*
Le reste du sermon est tout ce qu'on voudra.
La pauvre fillette éplorée,
Sortant d'avec son directeur,
Passait tristement la soirée,
Lorsqu'après l'*Angelus,* la sœur du Sacré-Cœur,
Très officieuse converse,
Vint précipitamment pour voir la jeune sœur.
Le pied lui glisse; autre malheur,
Elle entre, et tombe à la renverse.
Du diablotin c'était un tour.
Riant de l'espoir qui nous berce,
Satan, comme le dieu d'Amour,
Des plus sages projets se moque, et les traverse.
De Sacré-Cœur le cul béni
Ne reçut qu'une meurtrissure :
D'eau de Luce on était muni;
Agathe se chargea de panser la blessure :
C'était où l'attendait le démon de luxure.
Dans le pansement, on jasa,
On rit, on dit mainte folie;
Des mœurs l'éternelle ennemie,
La curiosité, tendrement disposa

A goûter les leçons d'une perfide amie;
Et bientôt Agathe sortit
De son ignorance profonde :
L'amoureuse converse à la novice apprit
Comme aux fillettes vient l'esprit,
Quand elles restent dans le monde;
Et par quel art, enfin, dans sa communauté,
La nonne en feu supplée à la réalité.
On se quitte : bonsoir. De la sainte rubrique,
Dans ses draps, l'écolière essaya la pratique.
Des songes amoureux le prestige trompeur,
Tantôt la réjouit et tantôt lui fait peur;
Sa conscience crie, et, d'une main indigne,
Agathe, tour à tour, se chatouille et se signe.
Ainsi la nuit se passe en plaisirs, en regrets.
« Je la tiens, » dit Satan, « elle est dans nos filets. »
Puis zeste! il s'envola devers le Fort-l'Évêque,
Pour conduire une vierge au lit d'un archevêque;
Mais vous comprenez bien que ce fut sans succès.
Dans le vice quand on débute,
On va de culbute en culbute;
Malgré ses macérations,
La pauvre Agathe fut en butte
A tout plein de tentations;
Et tant y succomba que, dans cet exercice
Elle cessa d'être novice.
Lasse enfin de compter les plaisirs sur ses doigts,

Par un nouveau trait de malice,
La chandelle, au joyeux office,
Dix jours après, servit pour la première fois.
Tous les lundis, la dépensière
En donnait une à chaque sœur,
Soit pour réciter sa prière,
Ou soit pour la conduire au chœur.
Mais, dès le mercredi, la sienne était usée :
On y prit garde ; on consulta;
Agathe fut moralisée :
Le lendemain on la guetta.
La friponne, qui s'en douta,
Prend, tout en palpitant, sa chandelle, l'allume,
Et s'en sert comme de coutume.
Le feu, ni les dangers, rien ne l'épouvanta.
La clarté, quoique vacillante,
Qu'on voyait au travers d'une mince cloison,
Fit croire que la nonne était en oraison,
Et rassura la surveillante.
Pour tromper toute la maison,
Et la dépensière elle-même,
Au moyen de ce stratagème,
De cellule en cellule Agathe allait partout,
Durant le jour, dérober quelque bout,
Pour conserver son utile chandelle,
Et dérouter la sentinelle.
Mais tout se découvre à la fin,

Comme on va voir. Un beau matin,
Sans suite, la Supérieure
Visita la sainte demeure.
La sœur Agathe au chœur chantait une leçon.
La vieille s'introduit dans son humble cellule,
Où le suif répandu confirma le soupçon
Dont elle s'était fait jusqu'alors un scrupule.
D'horreur la béate recule,
Et sort, lâchant un maudisson.
Le lendemain, ô jour de crise!
Sur le fait Agathe fut prise :
La mère entra dans ce moment heureux
Où, seulette, on croit être deux;
Dans ce moment où l'on oublie
Si l'on tient encore à la vie.
Instant unique! instant délicieux!
Si tu durais autant que notre envie,
Le plus faible mortel serait égal aux Dieux!
La nonne revoit la lumière,
Et voit sa honte en même temps.
Mais la Supérieure eut des ménagements
Que l'on n'attendait pas de son humeur altière.
Éviter le scandale est l'esprit des couvents.
D'une longue mercuriale
Il fallut essuyer l'ennui;
Heureusement de sa morale
L'intérêt fut le point d'appui.

« Comment! dix comme vous, ma chère,
» Ruineraient notre monastère!
» Oh! je veux y mettre ordre, et quand? dès aujourd'hui.
» Je ne suis point bégueule, et je sais qu'à votre âge,
» On a quelques besoins, qu'augmente le loisir;
» Mais de ceci faites usage, »
Dit-elle en lui donnant un meuble de plaisir;
« Vous voyez la brillante image
» Du beau serpent qui d'Ève enflamma le désir :
» Essayez-en le badinage.
» Ce hochet, dans votre dortoir,
» Pour chasser le démon, vaut mieux qu'un aspersoir.
» Adieu, ma sœur, soyez plus sage;
» A peu de frais amusez-vous :
» Gardez-vous d'user davantage
» La chandelle par les deux bouts. »

LE CUL DE POULE

Un jeune gars, boucher de son métier,
Haut comme un Patagon, gros comme un maltôtier,
Sortant de son apprentissage,

Obtint Lucette en mariage.
Lucette était à la fleur de ses ans,
Mignonne en tout, et de si fin corsage,
Qu'on l'aurait prise là-dedans.
Madame Nicole, sa mère,
Calculant la proportion,
Et lorgnant le futur avec attention,
Disait tout bas à sa commère,
La veille de la noce : « Ah ! c'est demain, ma chère !
» Je tremble pour ma fille, et je crains l'action. »
Le gaillard l'entendit : « — De par la sainte ampoule !
» Je crois, » dit il, « qu'on nous en coule ;
» Çà, contez-moi, maman (car vous le savez prou),
» Si de Lucette le bijou
» Est plus petit que le cul d'une poule ?
» — Plaisante question ! Non, sans doute, gros bœuf.
» — Hé bien, rassurez-vous ; » dit-il, « dame Nicole,
» Le mien n'a pas, sur ma parole,
» La tête plus grosse qu'un œuf. »

LE SIFFLET

Après dîner, sur une galerie
Qui dominait sur l'écurie,
La jeune Agnès pissait, mais de telle façon,

Que son cocher Lucas, éveillé par le son,
Dit, en lâchant un mot de sucrerie :
« Ah ! bijou, si je te tenais,
» Comme autrement tu sifflerais ! »
Fille à quinze ans est toujours curieuse :
Le cocher fut mandé. — Voyons, » dit la pisseuse,
« Si vous ferez siffler cela ? »
Lucas n'osait; mais l'honneur s'en mêla.
Agnès était impérieuse;
Elle voulut : il obéit,
Et la renverse sur un lit,
Après avoir fermé la porte.
Là, mon gaillard y va de telle sorte,
Qu'Agnès, expirant de plaisir,
Surprise de ne rien ouïr,
Lui dit, articulant à peine :
« — Mais... mon cher... il... ne. . siffle pas?
» — Parbleu, je le crois bien, » lui répondit Lucas;
« Siffleriez-vous, Madame, ayant la bouche pleine? »

LES RIVAUX AMIS

Le seigneur Alcméon, expert en fait d'amour,
Convoitait les appas d'une jeune bergère :
Elle n'était novice, et la fine commère

Très amoureusement le lorgnait à son tour.
Tête à tête, à la fin, ils se virent un jour.
On se parle, on rougit, on convient, on s'arrange :
L'Amour proscrit les longs propos;
Un amant parle comme un ange,
Quand il peut bégayer trois mots.
Le seigneur Alcméon fut remis à huitaine;
On lui promettait lors un entretien secret.
Pour n'être point troublé dans sa nouvelle chaîne,
Il se garda d'être indiscret.
« Trop parler nuit, » dit-il; « souvent, par imprudence,
» On perd un bien qu'on avait mérité.
» A quoi sert une confidence?
» Qu'à contenter sa vanité.
» Discret, je jouirai des faveurs de Sylvie;
» Je saurai d'un seul mot éloigner mes rivaux.
» Dieu d'amour, tu feras le bonheur de ma vie,
» Et je ne craindrai point tes maux! »
Pour le coup, il calculait faux.
Sans être traversé, posséder ce qu'on aime,
N'est ni des hommes ni des dieux.
Junon sut tourmenter le monarque des cieux;
Acis reçut la mort du géant Polyphème.
Nos plaisirs sont troublés comme chez nos aïeux.
Tel croit mettre à profit un galant tête-à-tête,
Qui revient, tout confus, du tendre rendez-vous :
Le Diable vient gâter la fête,

Si ce n'est point quelque jaloux.
Voyons ce qu'il advint à notre gentilhomme.

La semaine écoulée, un billet amoureux
Lui confirme qu'il touche au moment d'être heureux.
On l'attend à telle heure, et la dame lui nomme
Le réduit où son cœur verra combler ses vœux.
Bien ambré, bien musqué, déjà, tout hors d'haleine,
Le sire y vole ; on l'introduit :
A l'ombre du mystère, une main le conduit
Au pied du trône de sa reine.
C'était, suivant l'usage, un sopha bien dodu ;
Meuble fatal à la vertu !
De dire en quels atours la dame s'était mise,
Hélas ! qui ne le sait ? ce serait temps perdu.
On gronda la duègne, on joua la surprise ;
Mais le drôle vit bien qu'il était attendu.
Dans les yeux de sa bien-aimée,
Il lisait sa victoire, et s'en applaudissait ;
Comment s'en défendre ? on l'aimait.
Il gagnait du terrain ; une main enflammée
Très faiblement le repoussait.
A la fin, il parvient au but qu'il se propose,
Et s'avance en héros, les armes à la main.
Mais quel étonnement ! dans un si beau chemin,
A ses heureux efforts un ennemi s'oppose,
Et rend le combat incertain.

O vous qui connaissez l'admirable structure
Du temple ténébreux qni nous donne le jour,
Du seigneur Alcméon apprenez l'aventure,
Et devinez l'objet que la folle nature
Prolongeait chez Sylvie en ce charmant séjour:
C'était un *clitoris* fait pour plus d'un usage;
Trop bien le sait-on au couvent.
Quoi! ce rare bijou sut vaincre le courage
De notre malheureux amant?
Oui; le lâche allait fuir, quand la tendre Sylvie,
Le tirant de sa léthargie,
Lui dit, en l'accablant de baisers amoureux :
« Viens, Alcméon, soyons heureux;
» Bientôt tu surmontras ce qui te porte ombrage;
» Viens, cher amant, l'objet qui vient de t'étonner,
» Est le seul concurrent que je veux te donner... »
Elle en aurait dit davantage;
Mais l'amoureux berger, connaissant le local,
La contraignit de changer de langage,
En jouant avec son rival.

LA REVANCHE

DANS notre fortuné séjour,
On s'aime pour s'aimer : ni l'or ni l'artifice

Ne séduisent un cœur novice.
C'est à Paris, c'est à la cour,
Où, malgré sa laideur, la sordide Avarice
Se mêle aux plaisirs de l'Amour,
Quoique souvent ce dieu punisse
Nos Laïs qu'on trompe à leur tour,
Comme vous allez voir par l'histoire d'un Suisse.

C'était un gros bailli, pesant quatre quintaux,
Jeune encore, et propre aux travaux
De Mars, et du galant empire.
Tel la fable, dans ses tableaux,
Nous peint l'époux de Déjanire.
Il habitait Paris depuis deux ou trois ans,
Et connaissait, à ses dépens,
Les hôtels du libertinage.
Son or diminuait sans qu'il devînt plus sage :
Enfin il réfléchit sur ses égarements.
« S'il est bon de payer pour son apprentissage, »
Dit-il, « on est bien sot d'être dupe longtemps.
» Prenons notre revanche : essayons, il est temps. »
Plein de cette pensée, il vole chez Lucile,
Avec l'entrain d'un financier,
Et trouve à l'entresol une duègne habile,
Qui lui dit : « Monseigneur, Madame est au premier ;
» Mais il faut dix louis. — Hé bien, Mademoiselle,
» Les voilà ; montons chez la belle. »

Comme un lord généreux le gros Suisse est vanté;
Bientôt on l'introduit chez la divinité.
Laissons les vains discours, les pointes, les sornettes,
Les fadaises, les calembours
Qu'on lâche en visitant la ville et les faubourgs :
Toutes ces sottises sont faites
Pour effaroucher les Amours ;
Disons qu'en peu d'instants, ce lieu d'irrévérence
Devint le palais du silence;
Quelques baisers, quelques soupirs
Annonçaient seulement et la fin des désirs
Et l'instant de la jouissance.
Las! sans le sentiment, qu'est-ce que ces plaisirs!
« C'est fini, » dit Lucile; « ôte-toi, mon cher ange.
» — Quoi! tu veux que je me dérange?
» Non, ma foi, je suis bien, je prétends y rester.
» — Tu m'étouffes, gros bœuf, je ne puis résister;
» J'entends quelqu'un. — Tant mieux! sur toi je veux l'attendre, »
Reprend le lourd ballli, sans se déconcerter;
« J'ai déboursé là-bas dix louis pour monter;
» Il m'en faut trente pour descendre. »

LA DEVINERESSE

ALIDOR habitait sa terre,
Et l'on y voyait quelquefois
Une troupe vive et légère
De ces beautés à tant par mois,
Qu'un sage ne courtise guère.
Cependant il faisait sa cour
A sa voisine la comtesse,
Et lui fit porter, un beau jour,
Des pêches d'une rare espèce,
Modèle des pommes d'amour.
— « C'est excellent, mon cher Lafrance;
» Et comment se porte Alidor?
» — Au mieux, » répondit le butor;
« Après la panse vient la danse,
» Puis on joue, et l'on boit encor;
» Nous avons quatre demoiselles.
» — Mais vraiment je crois qu'il est fou!
» — Madame, je le crois itou;
» Car j'ai vu de mes deux prunelles,
» En allant prendre ce panier,
» Qu'il en foutait une au grenier. »

LE REPENTIR ÉQUIVOQUE

Dans le temps où l'*alleluia*
Vole au temple, de bouche en bouche,
Nicaise, que la grâce touche
Se confessait au père Maria,
Et mettait le moine à quia
Par son expression aussi gauche que louche.
Entre autres péchés, le benêt
Lui lâche cette Gasconnade :
« J'ai, » dit-il, « à la promenade
» Tous les jours mené mon bidet.
» — Quoi! qu'est-ce? » reprend le Minime;
« Voilà sans doute un nouveau crime;
» Car ceci n'est point dans Pontas.
» Çà, mon enfant, qu'on m'expose ce cas,
» Et que clairement on s'exprime.
» — Attendez, révérendissime, »
Répond le sot; « pour vous l'expliquer mieux,
» Je vais le mettre sous vos yeux. »
Alors fouillant au-dessous de sa veste,
Il sortit l'instrument funeste
Au salut des pauvres humains,
Et le pressant de ses doigts libertins,
Le tracasse d'une main leste.

Le confesseur, surpris, lui criait : — « C'est assez;
» Que faites-vous? ah! malheureux, cessez! »
Mais point du tout, notre novice,
Continuant son exercice,
Disait, en bégayant, au moine courroucé :
— « Quand une fois j'ai commencé,
» Mon père, il faut que je finisse. »

L'ÉDUCATION

« Si l'amour n'entre dans ta tête, »
Disait maître Étienne à son fils,
« Tu seras toujours une bête;
» Voilà six francs : c'est demain fête.
» Va voir la fille : adieu te dis. »
Avant que de rien entreprendre,
Notre Émile à sa grand'maman
Raconte tout. — « Viens, mon enfant,
« Je vais t'apprendre
» Ce jeu charmant;
» Et tu garderas ton argent. »
Il prit leçon, fit des caresses;
Et brusquement il s'échappa
Pour aller conter ses prouesses

A l'oreille de son papa.
— « Qu'entends-je? ô crime! ô ciel! ô terre!... »
Le bon homme, dans sa colère,
Jure, assemble tout le logis.
— « Mais, qu'avez-vous, pourquoi ces cris?
» — Ce coquin a baisé ma mère!... »
Le fils répond
A maître Étienne :
— « Eh! pourquoi non?
» Vous foutez bien la mienne! »

LE QUIPROQUO

JACQUELINE avait une fille,
Qui touchait à ses dix-sept ans;
Un mitron, sur nombre d'amants,
Fut préféré par la famille.
Jacques Le Comte était son nom :
La fille s'appelait Suzon;
Elle était neuve, et lui, bon drille.
On se marie, on danse, on boit;
Puis on va coucher l'épousée.
Jacques Le Comte, en homme adroit,

S'enferme, et jouit de son droit;
Mais ce ne fut pas chose aisée.
Malgré l'obstacle, ami lecteur,
Suzon reçut son créateur.
Deux jours après la douce affaire,
Sa maman, bonne ménagère,
Étant prête à faire son pain,
Court chez la jeune boulangère,
Qui folâtrait, leste et légère,
Sur la porte de son voisin.
De loin la mère l'interpelle,
D'un air de dépit et d'ennui.
— « Le Comte cuit-il aujourd'hui? »
A quoi repart la jouvencelle,
En rajustant son pet-en-l'air :
— « Ho! non, maman, pas tant qu'hier. »

LA LEÇON

« Je voudrais, » disait Amarante,
» Savoir jurer comme Ninon;
» Cette gentillesse, dit-on,
» La rend encor plus agaçante.
» Nous sommes seuls, mon cher Dorante,

» Vite apprenez-moi ce jargon.
» — Volontiers, c'est chose facile. »
Reprend le nouveau précepteur;
« En cet art j'ai passé docteur,
» Et pour l'enseigner j'en vaux mille.
» Nous avons divers jurements;
» En ieux, en acre, en ougre, en outre;
» Mais, pour suivre ces éléments,
» Croyez-moi, commençons par foutre. »

L'APPÉTIT VIENT EN MANGEANT

Un marin, pour baiser Nannon,
Qui se défendait comme un diable,
Lui faisait : « Tu vois ce bourdon?
» Laisse-t'en mettre, à l'amiable,
» Seulement un pouce de long. »
Lors Nannon devint plus traitable.
Le pouce entré, la belle en feu,
Hochant d'une manière étrange,
Disait : — « Encore un; ah! mon ange! »
Et l'ange avançait son enjeu.
Puis, encore un. Bref, la paillarde,
Quoique l'ayant jusqu'à la garde,

Répétait : — « Mets... encore... un peu. »
Le forban, sûr d'avoir au jeu
Fourni six pouces, tête franche,
Lui repart : — « Eh ! mort d'un cocu !
» Crois-tu que j'aie un câble au cu,
» Pour t'en filer jusqu'à dimanche?. »

L'HORLOGE

Avec certaine libertine
Un gros perruquier s'amusait :
La coquine le provoquait,
D'une main légère et badine;
L'autre, comme un roussin petait.
« Fi ! le vilain, peut-on?...— Comment, cela t'étonne?
» Ne vois-tu pas, » dit le merlan,
« Qu'à force d'agiter l'aiguille du cadran,
» Il faut bien que l'horloge sonne ! »

LA CONFESSION

Un héros portant la giberne,
Sous peine de prison, aux pieds d'un confesseur,
Racontait ses méfaits, en style de caserne,
Et n'avait honte ni douleur.
A la fin de sa litanie,
Et près de recevoir son absolution,
Une maudite question
Retarda la cérémonie.
C'était sur le péché qu'on fait sans compagnie,
Que de graves docteurs nomment pollution,
Et dont moi qui vous parle ai toujours la manie :
Chétive consolation
Des dédains trop constants de la fière Uranie !
Le cas fut avoué par notre sacripant.
— « Combien de fois ? — Que sais-je ! attendez...
quatre cent.
» — O maudite fureur de se souiller soi-même ! »
Reprend le confesseur en élevant la voix.
« Ne vois-tu pas, maraud, que c'est, à chaque fois,
» Un pauvre enfant mort sans baptême ? »
Le moine, avec raison, cherche à l'épouvanter ;
Mais Beau-Séjour, sans l'écouter,

Agitant du plaisir la joyeuse cheville,
Un petit malheureux dans sa dextre enfanta,
Et dit, en le jetant au travers de la grille :
— « Tiens, foutu raisonneur, baptise celui-là! »

LA VALISE

Monté sur sa belle jument,
Un Curé voyageait ayant sa nièce en croupe.
Sur le même chemin passait un régiment;
Il fallut essuyer les brocards de la troupe :
Du soldat fatigué c'est le soulagement.
Notre Curé hâta sa bête,
Et parvint enfin aux drapeaux.
Encor des quolibets nouveaux.
Un grenadier, bonnet en tête,
Vrai Gascon, lui cria : « *Hé! monsu le pasteur,*
» *Daignez faire un plaisir à botre serbiteur!*
» — Volontiers, mon ami, » lui dit l'homme d'Église,
« Que voulez-vous? — *Un rien,* » répliqua le railleur,
« C'est de mettre mon bit dedans botre balise. »

LE ZÉRO

A table d'hôte un cadédis,
Sous-lieutenant d'infanterie,
Disait qu'en fait de fouterie,
Il allait toujours jusqu'à dix.
Chacun glosa sur la dizaine.
« Peste, Monsieur, quel numéro!
» —Va, si le fait est vrai, » dit un vieux Capitaine,
« Je gage que l'anus te tient lieu de zéro. »

L'HONNÊTETÉ

Deux badauds à tête légère,
L'un abbé, l'autre mousquetaire,
Rencontrèrent dans leur chemin,
Le fameux docteur Dumoulin.
« Pardonnez si l'on vous arrête,
» Monsieur, » dit le petit collet,
« En bref, voici notre requête;
» Peut-on baiser à vit mollet? »
Lors le docteur, branlant la tête,

Leur répondit d'un air moqueur :
— « Cela se peut, à la rigueur;
» Mais bien bander est plus honnête »

LA DIÈTE

La jeune et fringante Sylvie,
Dans Paris menait bonne vie
Du revenu de ses appas.
Crillon, au sortir d'un repas,
De l'essayer eut grande envie.
« Quel est votre prix? — Six ducats.
» — Faites-moi le plaisir, poulette,
» De pisser dans cette cuvette. »
Sylvie obéit; et Crillon,
Au lieu de conclure l'affaire,
Y baigne son pauvre aiguillon :
— « Tiens, contente-toi du bouillon, »
Dit-il, « car la viande est trop chère. »

LA COLÈRE INUTILE

« GUEUSE, il faut que je te punisse, »
Disait un lieutenant à certaine catin,
Qui l'écoutait d'un air malin :
« Tu m'as donné la chaudepisse;
» Je vais me plaindre à la police.
» — Mon cher ami, tout doucement, »
Dit-elle, « évitez une esclandre;
» De moi que pouviez-vous attendre?
» — Un régiment! »

LA POLITESSE VILLAGEOISE

COLIN, regagnant sa maison,
Rencontra, tout près du village,
Une dame, à grand équipage,
Qui pissait sur le vert gazon :
« A votre santé, » lui dit-elle.
« — Bien de l'honneur, Mademoiselle :
» Je m'en vais vous faire raison. »
Il tire alors de sa prison

Le robinet de son écluse,
D'où l'eau s'élance à gros bouillons.
« Hé bien! » dit-il, « suis-je des bons?
» Pour peu que le jeu vous amuse,
» La belle, croyez-moi, trinquons. »

LA SOURDINE

A table, deux ménétriers,
D'une taverne vrais piliers,
S'entretenaient de leur ménage,
Entre la poire et le fromage.
« Ma foi, je suis las de souffrir, »
Dit l'Épine à monsieur Beccarre;
« Ma femme fait un tintamarre
» Que je ne puis plus soutenir.
» — La baises-tu souvent, compère?
» — Non, dit l'autre; on ne baise guère,
» Quand on n'a pas le cœur joyeux.
» — Et voilà le nœud de l'affaire, »
Répond Beccarre au langoureux.
« Lorsque l'hôtesse est bien pansée,
» Et tous les matins caressée,
» Le calme règne en la maison.

» Tiens, vois-tu, mon pauvre l'Épine,
» La femme est comme un violon :
» Veut-on en éteindre le son?
» Il faut y mettre la sourdine. »

L'APOSTOLAT

Un Dragon, portant aiguillette,
Pressé d'un dangereux besoin,
Rencontre une fille en un coin,
La trousse, et l'exploite en levrette.
« Bougre! » s'écria Guillemette,
» Ne va pas, comme un Espagnol,
» Prendre Saint Pierre pour Saint Paul!
» — Foutre de la garce! » dit l'autre,
« Prends-tu ton cul pour un Apôtre? »

LA BAGARRE

Dans les embarras de Paris
Un crocheteur se trouva pris :
Des deux côtés, devant, derrière,

Il courait le même danger.
Un robin, sémillant, léger,
Mettant la tête à la portière,
Cria : « L'homme ! il faut décharger. »
Le rustre, courbé sous sa charge,
Sans avancer ni reculer,
Répond : — « Je ne peux me branler,
« Comment veux-tu que je décharge ! »

L'INCORRIGIBLE

Un hérétique en fait d'amour,
Petit et rusé personnage,
Prit femme, et, pour le premier jour,
Se soumit à l'antique usage.
Mais l'œuvre fait, le ragotin,
De la main flattant un derrière
Digne du culte Florentin,
Reprit bientôt son caractère,
Et lui dit : « Sans adieu, voisin ! »

LE BIDET

Avec Ducrot son cuisinier,
Comptait Arpin de la Montagne.
« Comment ! » disait le Financier,
« Tu passes pour ce seul quartier
» Deux cents bouteilles de Champagne ?
» Nous n'en avons jamais bu tant.
» — Oh ! non, Monsieur ; mais le restant
» Est pour le bidet de Madame.
» — Ah ! » s'écrie Arpin, « quelle femme !
» Il ne faut pas s'en étonner,
» Si son bijou, quoi que je dise,
» Fait tous les jours quelque sottise,
» Puisqu'on l'enivre avant dîner. »

LA FILEUSE

« Que fais-tu là-bas, grand Nicaise,
» A te dandiner sur ta chaise,
» Et regarder d'où vient le vent ?
» Va voir la fille à Jean Vincent :

» Gothon est riche, elle est drôlette,
» Cours ce soir lui conter fleurette :
» Cesse de faire l'innocent »
Ainsi parlait dame Michelle
A son grand dada de garçon,
Qui, sans dire ni oui ni non,
Décampe, s'en va chez la belle,
Entre, s'assied à côté d'elle,
Dort, et revient à la maison.
« — Es-tu content de ta maîtresse? »
Dit la maman à son retour :
« As-tu parlé de ton amour?
» T'a-t-elle fait quelque promesse?
» — Pas encor, » répond le lourdaut.
« Ho! diantre! Gothon est maligne;
» Mais la chose va comme il faut :
» Elle n'a rien dit, c'est bon signe.
» — Au moins as-tu pris un baiser? »
Poursuit l'interrogeante mère.
« — Je n'ose encore. — Il faut oser.
» Mon fils, dans l'amoureuse affaire,
» Mal va pour qui veut biaiser. »
Nicolas l'écoute, l'approuve,
Et prend ses jambes à son cou,
S'en va chez Vincent; mais il trouve
La porte fermée au verrou.
Il frappe : l'on vient reconnaître;

Et tout justement c'est Gothon
Qui met la tête à la fenêtre,
Et qui demande : « Que veut-on ? »
Notre sot, déclinant son nom,
Pour Nicolas se fait connaître.
« — Que voulez-vous ? — Rien qu'un baiser !
» N'allez pas me le refuser ;
» Vous seriez cause que ma mère
» Se mettrait si fort en colère,
» Que je ne pourrais l'apaiser. »
Gothon fait semblant de se rendre,
Voulant lui jouer un bon tour :
« Il serait mal de se défendre, »
Dit-elle, « contre tant d'amour ;
» Tenez, montez sur cette pierre ;
» Vous atteindrez bien jusqu'ici. »
Elle se trousse, et la voici
Qui présente son gros derrière
A ce pauvre amoureux transi.
Colas, ne se sentant pas d'aise,
Et s'estimant très fortuné,
Sur l'une et l'autre fesse baise,
Et finit par le périné.
Satisfait de sa grosse brune,
Mon vilain revient promptement,
D'un bout à l'autre, à sa maman,
Raconter sa bonne fortune.

« Ah! » s'écriait le grand nigaud,
Plein de l'ardeur qui le transporte,
« Maman, c'est Gothon qu'il me faut :
» Je ne lui connais qu'un défaut,
» C'est d'avoir l'haleine un peu forte.
» Mais comme cela se conduit!
» Ça vous travaille jour et nuit :
» Pour dormir une autre se couche ;
» Mais Gothon file au lit, j'en suis très convaincu ;
» Car, en la bien baisant, je me suis aperçu
» Qu'il lui restait encor de l'étoupe à la bouche. »

LES MENUS PLAISIRS

« COMBIEN rapporte un régiment? »
Demandait à son confident
Cette frétillante Glycère,
Qu'entretenait sur le grand ton,
Pour la forme et non pour le fond,
Un vieux ministre de la guerre.
« — Mais à peu près cinq mille écus.
« — Cinq mille écus? belle finance!
» Je l'estimais quatre fois plus.
» Parbleu, de ma vieille Excellence

» Je n'en aurai pas le refus,
» Ou nous verrons... » Soudain, l'on entend grand tapage.
Douce voiture, élégant attelage,
Conduisait le ministre au temple du plaisir :
Importuner le voisinage,
Était le plus grand mal qu'il en pût survenir;
Car l'accuser plus que d'un vain désir,
On défiait sur ce la plus fière critique.
De Monseigneur le buste antique
N'avait, hélas! que le souffle et le port
Au bas gisait une vieille relique
Où pendait tristement une tête de mort.
Le daron, au lieu de caresse,
Fait voir de l'or à sa maîtresse :
L'autre, par les cheveux prenant l'occasion,
Tracasse de sa main poupine,
De Monseigneur la flasque *rime,*
Et lui dit doucement, au fort de l'action :
« Ah! donnez-moi votre parole.
» — De quoi, mon cœur? — De me faire un grand » bien,
» Sans qu'il vous en coûte une obole.
» — Très volontiers; je vois, de quelque babiole :
» C'est un troc? — Non, il n'en est rien.
» — Hé bien? parle, ma douce amie
» — Tenez, ce n'est point fantaisie,

» Ni caprice, ni vains désirs :
» Vous connaissez, » dit-elle, « assez ma modestie ;
» Accordez-moi, pendant ma vie,
» Un régiment pour mes menus plaisirs. »

LES DEMI-DUPES

Près d'une danseuse nouvelle,
Un gros Suisse amoureux lui disait, d'un ton doux :
« Moi, foutrais bien, Madémoiselle,
» Dormir un' p'tit nuit avec fous.
» — Moi, foutrais bien aussi, » repartit l'effrontée.
« — Combien ? — Deux louis d'or ; demandez ? c'est » le prix
» Pour coucher, le souper compris. »
La proposition est bientôt acceptée ;
On gagne les appartements
De l'adroite Marthon, qui commande une fête.
Bientôt on soupe tête à tête.
Propos lestes, baisers, avant-coureurs charmants,
Ne sont point épargnés pour enivrer les sens
De notre homme qui fait la bête,
Et tâche d'affirmer, par cent jurons plaisants,

Que Marthon a fait sa conquête.
Il mange, il boit, jargonne et rit.
L'heure vient de se mettre au lit :
Là, sans façon et sans grimace,
Chacun court occuper sa place.
On tire les rideaux; on les ferme si bien
Que personne ne vit plus rien.
Mon héros jouit sans prudence,
Et le dégoût, qui suit pareille jouissance,
Le fait sortir du lit, accablé de vapeurs.
Marthon vint recevoir le prix de ses faveurs;
Le lever n'était pas son moment favorable :
Qui vit de ses attraits les a bientôt perdus;
L'art qu'on veut égaler au ceste de Vénus
N'est qu'une imposture agréable :
Marthon, sans sa toilette, avait vingt ans de plus.
Le gros Suisse lui jette un louis sur la table.
« — Il en faut un encor, tu le sais, mon mignon?
» — Pour toi cherche l'autre un; car mon compte
» il est pon.
» — Mais, monsieur l'étranger, soyez donc raison-
» nable;
» C'est le double louis, pour les moins généreux.
» — Va-t'en demander l'autre au diable!
» Moi paye que pour un, l'y être plac' pour deux. »

LES SOIXANTE ANS

Ma chère madame Artémon,
Vous avez soixante ans tout juste;
En vain vous priez Dorimon
De ravitailler votre buste.
Il faut que chacun ait son tour :
Quittez les drapeaux de l'Amour,
Et servez le Dieu de la treille.
Voulez-vous des adorateurs ?
On aime les vieilles liqueurs ;
Faites-vous tirer en bouteille.

LA NEUVAINE

Damon vint à bout d'Aspasie,
Prude coquette à sentiments;
Et, dans la nuit qui fut choisie
Pour manifester ses serments,
Damon lui fit neuf compliments.
Après son lever, la bonne âme,
Au lieu d'être toute de flamme

Pour Damon, fier de ce tournoi,
Elle lui dit, baissant la vue :
« Ah ! que vas-tu penser de moi ?
» — Ce que je vais penser de toi ?
» Que tu viens d'être bien foutue. »

LA DIZAINE

JEANNE, à confesse, s'accusait,
Par son amant, d'avoir été, d'emblée,
Coup sur coup dix fois accolée :
De quoi le prêtre s'offensait.
« — Dix fois ! dites deux, grande sotte.
» — Le sot est sous votre calotte ;
» Apprenez, » dit Jeanne en courroux,
« Que pour lui ce nombre est facile,
» Et qu'il ne paraît difficile
» Qu'à des freluquets comme vous. »

LES POUVOIRS

PAR son prélat, dom Passe-dix,
Feuillant d'une énorme encolure,
Pour une égrillarde aventure,
Fut mis au rang des interdits.
« — Monseigneur, entendez mes cris :
» Je serai l'exemple des nôtres.
» — Non, non, » repart l'évêque ; « à d'autres !
» Chacun doit remplir ses devoirs ;
» Je vous remettrai mes pouvoirs,
» Quand vous m'aurez donné les vôtres. »

LA DURE EXTRÉMITÉ

L'ÉTROIT et doucereux Armand,
Qui toujours entretient Nicole,
A, parfois, recours à Daran,
Pour obtenir l'écoulement
Des eaux de sa pauvre rigole.
Hier, je trouvai sa catin
A ses côtés, sans couverture,

Dans la plus lubrique posture,
Tenant une chandelle en main.
Je voulus rebrousser chemin.
« Non, reste; j'ai fini, » dit-elle.
« Hélas! cher Lysis, tu me vois
» Dans une extrémité cruelle,
» Avec sa bougie éternelle :
» Il ne fait œuvre de ses doigts,
» Et me réduit à la chandelle. »

LA NÉGROMANIE

DIALOGUE

Entre madame Boutet et M. Placide

« QU'AVEZ-VOUS, madame Boutet?
» — Monsieur, je suis bien malheu-
» reuse.
» — Peut-on en savoir le sujet?
» — Monsieur, ma fille est amoureuse.
» — Quel est l'objet de son amour?
» — C'est ce qui redouble ma peine :
» Un nègre, plus noir que l'ébène,
» La poursuit la nuit et le jour.

» — Parlez à votre fille en mère;
» Menacez-la, faites-lui peur.
» — Ah! Monsieur, c'est tout le contraire,
» Je dois agir avec douceur;
» Car si je lui dis d'un ton aigre :
» Tu n'auras pas ce mauricaut,
» La diablesse crie au vinaigre,
» Et c'est son nègre qu'il lui faut.
» — S'il est ainsi, » reprend Placide,
« Ma foi, laisse parler les gens,
» Et ne crains point que cet acide
» A ta fille agace les dents. »

LES PUCELAGES

Un marin, voyant arriver
Un bâtiment à La Rochelle,
Criait : « Houzey! bonne nouvelle! »
Chacun courait pour l'observer.
« Eh! qu'apporte donc ce navire? »
Demanda la vieille Zelmire,
Qui se promenait sur le port.
« — Des pucelages, » dit Fréport.
« — Ah! mon ami, quelle sottise!

» C'est vouloir perdre son argent,
» Que fréter telle marchandise;
» Car on la brise en déchargeant. »

LES FLORENTINS

DEUX bons Florentins, en voyage,
Se reposaient dans un verger.
Plus haut, un robuste berger,
Parlant des loups du voisinage,
Criait à quelqu'un du village :
« Ne vous mêlez pas de cela,
» Je sais où vont ces bougres-là,
» Et vais me mettre en embuscade.
» — *Cazzo !* ce rustre nous a vus, »
Dit l'un d'eux à son camarade;
« Détalons, nous sommes connus. »

LA TABLE

SUR les genoux de Perrette, sa femme,
Un menuisier mangeait sa soupe un jour.

Un sien voisin, surpris de pareil tour,
Voyant le cas, le censure et le blâme.
« Je ne vois pas là de quoi t'étonner, »
Lui dit Lucas; « quand j'ai fait mon affaire,
» Je n'ai que la nappe à lever,
» Et je fous la table par terre. »

LES DÉCOUVERTES

Un héritier, de l'âge de treize ans,
Petit prodige aux yeux de ses parents,
Argumentait déjà, sous le père Hippolyte,
En Jésuite.
L'écolier eut la fièvre. Et vite un médecin.
« — Qu'on me garde de son urine, »
Dit le docteur à Mathurine;
« Je reviendrai demain matin. »
La soubrette, en riant de la grave ordonnance,
Voulut éprouver sa science,
Et pissa dans un gobelet.
Arrive le docteur, il cause avec Madame.
« — Madame a des vapeurs? Prenez le petit-lait.
» Voyons l'urine; ho! ho! c'est celle d'une femme,
» Et femme enceinte, qui pis est. »

Mathurine rougit. — « Le vase était-il net? »
Poursuit le médecin en fixant la pisseuse,
Qui répond oui, puis, fuit toute honteuse.
L'homme docte soutient qu'il est sûr de son fait.
Cependant l'écolier soupire, se tourmente :
On l'interroge; il se lamente.
— « Hélas ! je savais bien, » dit-il, « que mon régent,
» Avec son fichu jeu, me ferait un enfant ! »

LA PRISE DE TABAC

Un Capucin, frais et dodu,
Qui portait dans son tape-cu
Son bout de tabac et sa rape,
Un jour alla prendre l'étape
Chez le plus lourd des magistrats
D'une ville des Pays-Bas.
Vite une chaise et de la bière.
(Madame était seule au logis,
Qui pour lors faisait la litière
A deux tetons bien arrondis.)
Comme un valet qui le dérobe,
Le Moine échauffé but un coup;
Et, par la fente de sa robe,

Il passe et sa rape et son bout.
Les yeux fixés sur la bourgeoise,
Zet, zet, zet, mon vilain grivoise
En vrai cadet de régiment.
Elle qui suit ce mouvement,
Lui demande avec convoitise :
« Que faites-vous donc, révérend?
» – Je rape un bout de Saint-Vincent, »
Dit-il, levant sa robe grise;
« Madame, en veut-elle une prise? »

LE NŒUD CONJUGAL

Heureux qui croit aux talismans,
Aux enchanteurs, aux amulettes,
Aux sorciers noueurs d'aiguillettes,
Même aux pouvoirs des nécromants!
Sous la main il trouve tout juste
Des remèdes à tous les maux :
Il faut avoir, pour son repos,
L'esprit faible et la foi robuste.

Telle était madame Adrien,
Crédule, jeune, appétissante,

Grands yeux dévots ne disant rien,
Mais d'une taille ravissante.
Son époux aimait le plaisir,
Plus qu'il ne chérissait sa femme.
Sans les scrupules de la dame,
Il n'aurait eu d'autre désir
Que celui d'attiser sa flamme.
Mais toujours en dévotion,
Tantôt vigile et puis carême,
Malgré sa droite intention,
Le forçaient, dans sa passion,
Souvent de rentrer en lui-même.
Que devenir? l'occasion,
De leur tendre et chaste union
Bientôt dérangea le système.

Adrien, un beau soir d'été,
Va prendre un bain à la rivière;
Il cherche un endroit écarté :
Le diable le place à côté
D'une nymphe accorte et peu fière.
Comparant sa vivacité,
A la froide tranquillité
De sa moitié trop pudibonde,
Il se sentit brûler dans l'onde.
Le pauvret, de si près tenté,
Oubliant le reste du monde,

Connut trois fois la volupté.
Depuis lors sa femme fidèle
Jeûnait tant, que c'était pitié!
Dans le mois à peine avait-elle
Le compliment de l'amitié.
Enfin, le noir soupçon l'éveille;
Un chagrin jaloux la poursuit,
Et lui met la puce à l'oreille,
Pendant le jour, pendant la nuit;
L'ennui paraît, la santé fuit.
Que faire en cette circonstance?
Laissant taire sa conscience.
Elle part, et va chez Clothon,
Devineresse du canton,
Savante dans la nécromance,
— « Sensible à votre confiance, »
Dit la sibylle sur un ton
A lui donner bonne espérance;
« Ma chère madame Adrien,
» Je sais le cas qui vous amène,
» Et vais vous fournir un moyen
» Qui mettra fin à votre peine:
» Le diable n'y sera pour rien.
» — Clothon, que tu me fais de bien!
» — Pour que votre époux soit plus sage,
» Quand il dormira fortement,
» Tâchez de nouer l'instrument

» Qui le rend perfide et volage ;
» Mais, ne vous mettez à l'ouvrage
» Qu'une fois par nuit, seulement.
» Allez : montrez-vous moins sauvage,
» Et vous verrez du changement. »

L'épouse fit meilleure mine,
Lorsque son cher mari rentra :
« — Mon bon, avec nous la voisine
» Ce soir à souper restera ;
» Je vais passer à la cuisine,
» Et bientôt on nous servira. »
Mons Adrien fait l'agréable,
Et le trio se met à table.
On badine, on chante, l'on rit ;
La voisine enfin se retire :
La servante va la conduire,
Et voilà notre couple au lit.
L'époux dort : sa compagne épie
L'instant d'essayer son secret ;
Il ronfle : elle saisit le trait,
Et puis le plie et le replie ;
Mais bien loin d'avoir son effet,
Soudain le nœud n'est plus faisable,
Car la cordelle devient câble.
L'autre, qu'éveille ce signal,
Trouvant sa femme plus traitable,

Remplit le devoir conjugal.
Le lendemain, même aventure,
Et l'autre lendemain aussi.
La dévote, cette fois-ci,
Vit que la recette était sûre ;
Car en ôtant à son mari
La puissance d'être parjure,
La nymphe resta dans l'oubli.

Mesdames, soyez plus crédules,
N'affichez pas un vain savoir :
Pour jouir de votre pouvoir,
Chassez, bannissez les scrupules;
La complaisance est un devoir.
Sans faire la petite bouche,
Traitez votre époux en galant.
L'Hymen ne fait qu'un nœud coulant,
Si l'Amour adroit n'y retouche.

L'ATOUT

Un magistrat digne d'estime
Et que je crois pieusement,
Devant lui fit venir Zulime,

Et la semonça vertement.
Pour le tenter, la demoiselle
Auprès du feu faisait chapelle,
Et tâchait de le mettre en goût;
Mais le juge, à l'honneur fidèle,
Se montra ferme jusqu'au bout,
En lui disant : « Voyez, la belle!
» Je passe avec un bel atout. »

LE SECRET DE LA COMÉDIE

On perdait un premier acteur :
Pour remplacer cette merveille,
Du théâtre le directeur
Envoya sa femme à Marseille.
Il l'interroge à son retour.
— « Grâce à mon tact, au premier jour,
» Nous aurons, » dit-elle, « un miracle,
» Un acteur jeune et fait au tour :
» On va s'étouffer au spectacle!
» — Et les talents? — Ni jeu ni goût.
» — La peste soit de tes lumières!
» Nous voilà flambés. — Point du tout.
» Nos reines, devenant moins fières,

» Feront tant qu'on l'applaudira :
» Je m'y connais. Quand il aura
» Enfilé deux ou trois premières,
» Je peux t'assurer qu'il plaira.
» — Eh ! morbleu, » dit l'homme en colère,
« Enfilera-t-il le parterre? »

LE CUISANT SOUVENIR

TAYLOR INST. OXFORD

Au gros Guillot échut pour femme
La jeune et charmante Toinon,
Qui criait pour devenir dame
Autant que pour faire un poupon.
Le lendemain de cette affaire,
L'époux au lit, sans dire mot,
Se met après souper. Toinon reste, et sa mère
Lui fait signe du doigt d'aller trouver Guillot.
« L'entends-tu? ton mari t'appelle;
» Prends bien garde, il se fâchera.
» — Allez-y vous-même, » dit-elle,
« Et vous verrez demain comme il vous en cuira ! »

LA CLOCHETTE

Prête à pécher avec Colin,
Alix entend : *Drelin, drelin.*
La voilà qui quitte sa place,
S'agenouille, le col baissé.
— « Qu'est-ce ? c'est le curé qui passe. »
Colin, surpris et délaissé,
Sent mollir sa pauvre allumelle.
Alix revient : — Qu'est-ce ? » dit-elle.
— « Las ! » répond l'autre, « il a passé. »

MADRIGAL SÉRAPHIQUE

En lorgnant la sœur Angélique,
Qui chantait le soir au salut,
Près d'elle un Franciscain en rut,
Bien troussé, se branlait la pique,
Comme un vrai fils de Belzébuth.
La nonne crut, à son allure,
Qu'il entrait en convulsion.
Pour soutenir le pénaillon,

Zeste, elle saute à sa ceinture;
Mais que prit-elle? un goupillon,
Qui, d'une étrange aspersion,
Macula sa gente figure.
Alors le moine audacieux
Lui dit : « Objet délicieux,
» Si vous ne daignez pas me plaindre,
» Au moins que ceci puisse éteindre
» Le feu qui sort de vos beaux yeux! »

LA RÉPONSE INGÉNUE

On accusait certain curé
De coucher avec sa servante;
Le fait n'était point avéré :
Plainte, procès; on instrumente;
Force témoins sont entendus
Devant l'official. Cécile la bergère
Ayant quatorze ans tout au plus,
Vint témoigner dans cette affaire.
Le juge, après serment prêté,
L'interpelle d'un ton marquant l'autorité :
« Es-tu nubile? » Rien. « Répondez donc, Cécile! »
Un clerc lui dit tout bas : — « On demande, imbécile,

» Si vous avez du poil au front? »
L'official reprend : — « Fille, êtes-vous nubile? »
Elle baisse la tête, et rougit, et répond :
— « Oh! oua, Monsieur, y pointéyont. »

GASCONNADE

Pressée au milieu du parterre,
De fous une troupe éphémère,
Voyant danser la jeune Allard,
Détaillait, sans aucun égard,
Tous les charmes de la bergère :
Tetons naissants, croupe légère,
Bras de Vénus, appas secrets,
Rien n'échappe à ces indiscrets.
« Il faut, » dit l'un, « être de glace
» Pour résister à tant d'attraits! »
L'autre : — « Six fois je le ferais...
» — Moi, huit. — Moi, dix. — Moi, je le fais ..
» — Ah! » s'écria Mons Cocarasse,
Vif et pétulant Bordelais,
« Messieurs, comme je banderais,
» Si vous me laissiez de la place! »

LE SOLLICITEUR

L'INTRIGANT d'une compagnie
A Paris, pour faire un traité,
Mena Lucile et sa beauté
Pour passeport et main garnie,
Faisant fonds sur la volupté.
« Si vous voulez nous être utile,
» Il faut, » dit-il, « être facile,
» Sans pourtant céder tout d'un coup; »
Et l'obéissante Lucile,
Sans aucun choix, le fut beaucoup
A la cour ainsi qu'à la ville.
Un jour notre agent l'en grondait,
Et Lucile se défendait,
Quand du lit tombe une chemise
Où l'on voyait faute commise.
— « Qu'est ceci? » dit l'homme fâché.
— « Monsieur, c'est de notre marché.
» — Non, » répond-il, d'un air sinistre;
« Ceux qui comptent sur vos appas
» Veulent du foutre de ministre,
» Et ce que je vois n'en est pas. »

MONSIEUR BLANC-PIGNON

Chose par bonheur assez rare
Échut à maître Blanc-Pignon ;
Chose que cachait sa simarre,
Et que la nature bizarre
Avait fait comme un champignon.
Pour ses écus, avec Lucie
A trente ans l'Hymen l'associe ;
Mais, attendu son piteux cas,
Il imaginait de la vie
N'avoir des enfants sur les bras.
Cependant, pour le rendre père,
Lucie allait devenir mère.
Grand vacarme ! Le pauvre époux
A son médecin ordinaire
Raconte son étrange affaire.
Le docteur dit : — « Rassurez-vous,
» Ami ; dans l'étroite accolade,
» Apprenez qu'il est des bijoux
» Qui boivent à la régalade. »

LE DOUBLE PLAISIR

Connaissez-vous la petite Nicette,
Au nez friand, à l'œil fripon,
Dont le regard dénouerait l'aiguillette
Et la bourse d'un Harpagon?
A son sujet on a fait mainte histoire;
Je n'en sais qu'une, qu'on peut croire:
Si votre foi s'y refuse, lecteur,
Au moins riez, c'est le vœu du conteur.

Le desservant d'une veuve gentille,
Modeste abbé, paillard et libéral,
Sentit lever sa souquenille
En lorgnant Nicette au Waux-Hall.
Il veut la joindre; elle-même s'avance:
Tel le fer vole et s'unit à l'aimant.
Le pacte est fait: dans un fiacre on s'élance;
Il roule, arrête, et l'on descend
A l'hôtel de la Complaisance.
Là, sur un lit qu'on nomme de repos,
Et dont nous connaissons l'usage,
L'abbé, pour son avant-propos,
Aux délices fit un voyage.
« Ah! » dit-il quand il fut à lui,

« Quel plaisir !... mais comme il a fui !...
» Es-tu contente? Oh ça, ma bien-aimée,
» Donne-moi jour... Hé bien !... elle est pâmée !
» Oh ciel ! je suis dans de beaux draps !
» Voyons à sortir d'embarras. »
Il s'approche, pousse, examine.
Nicette enfin soupire, lève un bras,
Et dit, d'une voix enfantine :
« Mais finis donc... es-tu devenu fou ?...
» Ah ! laisse-moi, cette extase est divine ;
» Ce n'est rien de faire joujou :
» Apprends, ami, que mon bijou
» Fait comme le bœuf : il rumine. »

LES BILLETS DOUX

ÉPRIS des charmes d'une actrice
Fière de ses nombreux amants,
Un chevalier, depuis longtemps,
Pour subjuguer l'infante de coulisse,
En vains efforts épuisait ses talents.
D'une trop longue expectative
Las de solliciter l'événement douteux,
Un beau matin, notre amoureux,

Sur le succès d'une missive
Fondant un espoir plus heureux,
Envoie à l'objet de ses feux
Cette lettre très positive :

« *Madame, un ineonnu, de vos faveurs jaloux,*
» *Et qui vu drott au but dans toute circonstance,*
» *Pour le bonheur d'un rendez-vous*
» *Vous offre cinq louis, cinq pouces et cinq coups ;*
» *Daignez avoir la complaisance*
» *De me répondre sur-le-champ.*
» *J'ai l'honneur d'être, en attendant,*
» *Votre... Le chevalier d'Armance..* »

Par un mercure très discret
L'épitre soudain est remise
A la fière et charmante Lise.
Lise, c'est le nom de l'objet
De qui d'Armance a l'âme éprise.
Elle ouvre l'éloquent poulet,
Le lit d'abord avec surprise,
Et de rire ensuite aux éclats.
Arrive Flore, son amie,
Qui, témoin de tout ce fracas,
Demande le sujet de cette raillerie.
Le billet passe dans ses mains.
— « Voilà, ma chère, du divin !

» Cette lettre est des plus charmantes,
» Ce d'Armance est, d'honneur! un charmant
» écrivain,
» Et... ses offres sont séduisantes.
» — Bon! » répond Lise, « tu plaisantes;
» D'Armance est un impertinent,
» Et le persiflage indécent
» Avec lequel sa vanité s'annonce,
» M'outrage épouvantablement;
» Ce qui m'intrigue, en ce moment,
» C'est de lui faire une réponse.
» Je voudrais pouvoir comme il faut
» Lui rabattre son insolence;
» Mais, je t'avoue, en confidence,
» Que mon esprit est en défaut:
» Le cas est épineux. — Oh! rien n'est plus facile, »
Dit Flore, « et dans l'instant je vais lui repartir.
» — Bon!... Pour t'y laisser réfléchir,
» Je sors, afin que tu sois plus tranquille;
» Tu pourras penser à loisir.
» — Eh! non, ce n'est pas nécessaire:
» Tu peux t'épargner de sortir,
» Et quatre mots feront l'affaire.
» Les voici... tiens... écoute bien. »
Aussitôt, au bas de la lettre,
Flore ajoute ces mots : « *Monsieur, tout double, ou rien;* »

Et puis, par le valet, elle les fit remettre
Au chevalier, qui véritablement
Sentit pousser des cornes à sa tête,
Quand il eut vu l'appointement
Qu'on avait mis à sa requête.
D'Armance était Gascon : les gens de son pays
Ont la réflexion preste.
Pour ne point demeurer en reste,
En écus bien sonnants il charge dix louis
Sur un aliboron d'une encolure forte.
Il le fait conduire à la porte
De sa gracieuse Laïs ;
Un billet doux, mais un peu leste,
Accompagnait encor le robuste étalon.
La belle l'ouvre, et lit ; « *Beauté céleste,*
» *Voilà les dix louis ; si vous le trouvez bon,*
» *Le porteur est en bas, qui remplira le reste.* »

LE MAGE CONSULTÉ

CONTE ORIENTAL

QUAND je vois des mortels au faîte des grandeurs,
Qui fatiguent les Dieux d'une plainte importune,

Je juge du néant des biens de la fortune,
Et je méprise ses faveurs.
Plus content est celui qui voit couler sa vie,
Environné d'amis tendres, affectueux :
C'est par eux qu'il jouit; ses désirs sont pour eux.
Voilà le destin que j'envie !

Pour vivre en paix, pour vivre heureux,
Apprenez le secret d'un mage vertueux.
Ce mage est Amabad : élève d'Uranie,
Ecbatane avait vu couronner son génie;
Mais sur son front brillant, des lauriers toujours verts,
Aigrissant les jaloux, préparaient ses revers;
Et, des fourbes titrés pour fuir la tyrannie,
Il alla cultiver les champs de l'Arménie,
Suivi de ses succès et du Dieu des beaux vers.

Près du lac d'Actamar, au pied d'un mont stérile,
Il appela les arts, bannit l'oisiveté;
Loin du monde et du bruit, dans un commode asile,
Il éclaira son siècle et la postérité.
Sûrs de sa douce bienfaisance,
Le vieillard et l'adolescent
L'abordaient avec assurance,
Et sortaient en le bénissant.
Toujours de ses voisins et l'arbitre et le frère,

D'un nouveau Zoroastre il avait le renom.
Autour de sa paisible terre,
Les enfants, échos de leur père,
Apprenaient à l'aimer en bégayant son nom.
Amabad vit un jour le fils d'un autre mage
Arriver dans son ermitage,
D'un air franc et modeste : on le nommait Cador.
Il joignait à l'esprit, la vigueur, la richesse,
L'art de persuader; il avait plus encor,
C'est qu'il consultait la vieillesse :
Ainsi le fils d'Ulysse interrogeait Mentor.
« Je viens, » dit-il, « vous rendre hommage,
» Et prendre vos avis sur le choix d'un état.
» Je suis jeune, j'ai du courage;
» Je puis, dans tous les lieux, paraître avec éclat.
» Incertain, tourmenté, tandis que je voyage,
» Mille et mille projets m'occupent tour à tour
» Pour jouir du bonheur un jour.
» O vous dont justement on vante la sagesse,
» Daignez instruire ma jeunesse :
» Où dois-je fixer mon séjour? »
Amabad lui répond :—« Que rien ne vous enflamme;
» Loin du fracas des cours cherchez la paix de l'âme;
» D'un Visir, d'un Cadi fuyez les hauts emplois;
» Craignez que contre vous le public ne déclame.
» Mon fils, les courtisans sont les tyrans des rois,
» Et le flatteur du peuple est l'ennemi des lois.

» Chassez l'ambition; abjurez tout système;
» Laissez les érudits gloser sur le bonheur;
» Il existe partout, et j'apprends de mon cœur
» Qu'en faisant des heureux, on est heureux soi-même.
» Déployez vos talents; défendez l'opprimé;
» Ayez pour tous de l'indulgence;
» Méritez des amis, gagnez leur confiance;
» Et restez, ô mon fils, où vous serez aimé. »

ORIGINE DES TRUFFES

VÉNUS pleurait la mort de son cher Adonis,
Et, pour la consoler, l'Amour était près d'elle.
« Dans ce jour trop affreux, ah! » dit-elle, « mon fils,
» Pour finir mes tourments que ne suis-je mortelle!
» Aux amants malheureux que le trépas est doux!...
» — Quel propos! » dit l'Amour, « Maman, y pensez-vous?
» On passe un tel souhait à la petite Aurore,
» Qui, n'ayant que son vieux Tithon
» A force de lui dire : *encore*,
» Le précipita chez Pluton.

» Mais vous, des Grâces la déesse,
» L'objet des vœux des Immortels,
» Vous qui voyez sur vos autels
» Fumer l'encens qu'allume la jeunesse,
» Pouvez-vous désirer le destin des mortels?
» Ah! cessez de haïr votre divine essence!
» Le désespoir n'a qu'un moment.
» On se calme, et bientôt une femme qui pense
» Songe à l'amant qui doit succéder à l'amant.
» — Eh! qui pourra jamais, » dit Vénus tout en larmes,
« Remplacer celui que je perds?...
» — Il le sera dans peu, bannissez vos alarmes, »
Lui répliqua son fils; « pour vaincre l'univers,
» Les yeux de la beauté valent mieux que mes armes.
» Oubliez ce jour malheureux,
» Que Phébus va plonger dans le sein d'Amphitrite:
» Venez former de nouveaux nœuds,
» Dignes de la belle Aphrodite:
» L'Amour saura les rendre heureux.
» Je prétends même augmenter les délices
» Qui doivent suivre vos désirs;
» Et je veux, prolongeant les amoureux plaisirs,
» Corriger la Nature et vaincre ses caprices.
» Un fruit nouveau, d'un goût divin,
» Du parfum le plus agréable,
» Ignoré jusqu'ici, va croître en mon jardin.

» Bientôt, placé sur votre table,
» De vos mets succulents ce sera le plus fin.
» Au corps exténué, réduit à l'impuissance,
» Son alcali rendra la première vigueur;
» Et même sur l'hymen étendant sa puissance,
» Sa vertu des époux réveillera l'ardeur.
» Mais pour obtenir ce prodige
» Que mon cœur prépare à vos feux,
» L'implacable Destin exige
» Un sacrifice rigoureux;
» Je tremble en repétant sa sentence cruelle :
» Il faut, dit-il, sur le bel Adonis
» Renouveler l'aventure d'Atys,
» Et que, semblable aux prêtres de Cybèle,
» On livre à Cupidon ce que ces furieux,
» Dégradant leur espèce, osent offrir aux Dieux.
» Telle est du Sort la loi sévère. »
A ces mots la fureur s'empara de Cypris;
Dans ses regards en feu, ses mouvements, ses cris,
Des Filles de la Nuit on vit le caractère;
De reproches sanglants elle accabla son fils.
L'Amour leva les yeux, il méconnut sa mère.
Ce n'était plus la reine de Cythère,
Qu'entourent les jeux et les ris :
C'était le masque de Mégère.
Sexe enchanteur! vos traits si séduisants, si doux,
Ne sont point faits pour la colère;

Évitez les transports furieux ou jaloux :
Les grâces ne sont plus où l'on voit le courroux.
Vos armes, c'est le don de plaire ;
Servez-vous du pouvoir qu'il vous donne sur nous.
Tout effort violent est de courte durée.
De la sensible Cythérée
Le vif emportement bientôt se modéra :
L'Amour s'en aperçut, avec elle il pleura.
Vénus, en sanglotant, cessa de se défendre :
Résiste-t-on aux pleurs que l'Amour fait répandre?
Ce qu'il demandait il l'obtint.
Mais quand la nouvelle en parvint
Aux oreilles de Proserpine,
Grande fut la rumeur dans l'Empire des morts ;
La jalouse Déesse, en son humeur chagrine,
Voulait quitter les sombres bords.
Junon prend son parti, la querelle s'allume.
Jupiter, selon sa coutume,
Écouta tout avec bonté,
Et, de ce qui fut raconté
Mercure, en grossoyant, fit un ample volume.
Tandis qu'on occupait Thémis
A débrouiller ce chaos insipide,
L'Amour fuyait d'un vol rapide,
Fier des dépouilles d'Adonis.
Bientôt il atteignit les champs de la Doride ;
Là, de ses propres mains, dans un terrain aride

Que d'un de ses traits il bêcha,
Avec soin il les mit près du temple de Gnide :
Le Mystère servait de guide,
Et de son voile le cacha.
Phébus, par sa chaleur féconde,
Les fit germer en éclairant le monde;
Le Plaisir vint les arroser.
Dans ses profonds laboratoires
La Nature entreprit de les fertiliser;
Elles devinrent Truffes noires.
Joyeux de ce succès, l'Amour les recueillit;
A souper, chez Vénus, lui-même il les servit.
Mars avait accordé le repos à la terre,
Et venait à Paphos en goûter la douceur;
Il les lui présenta, souriant à sa mère.
Vénus, à ce signal du petit enchanteur,
Refusa d'y toucher, soupçonnant le mystère;
Mais le dieu des héros, les trouvant de son goût,
Sans façon en mangea comme on fait à la guerre,
C'est-à-dire qu'il mangea tout.
Ce qu'il en advint, le dirai-je?
Non, je dois taire et respecter
Les miracles des Dieux; je serais sacrilège
Si j'entreprenais de conter
Sur mes simples pipeaux, des faits qu'il faut chanter :
Apollon et Voltaire ont seuls ce privilège.
Pour vanter le joyeux pouvoir

De la production nouvelle,
Je crois qu'il suffit de savoir
Que la blonde Vénus ne fut jamais si belle
Que le lendemain de ce soir.
Mars n'avait plus cet air farouche
Qui force les guerriers à braver les hasards;
Les ris voltigeaient sur sa bouche;
La douce volupté tempérait ses regards :
Ainsi le vrai plaisir embellit ce qu'il touche.
L'Amour, glorieux, satisfait
Du succès de cette aventure,
Laissa le soin à la Nature
De nous dispenser ce bienfait;
Et la Nature, pour lui plaire,
Cultive encor la Truffe, à l'ombre du mystère,
Et lui conserve sa vertu.
Cette plante aux savants prouve son origine;
En vain on la dissèque, en vain on l'examine,
Son germe est toujours inconnu :
En attendant qu'on le devine,
Jouissons, mes amis, le reste est temps perdu.

LE BATTANT

Guillot, au teint frais et vermeil,
Voulut tâter du mariage.
Parfois un sublime réveil
En fait naître l'envie à l'homme le plus sage.
Près du Curé de son village
Guillot alla prendre conseil.
« Tu t'es donc mis Denise en tête? »
Dit le pasteur; « elle est honnête
» Et t'apportera des écus;
» Mais je crains son humeur. — Ah! monsieur, quel
» abus!
» Tenez, c'est si doux, c'est si bête,
» Qu'un enfant monterait dessus. »
Avec sa prétendue, à ses yeux si soumise,
Par ses joyeux amis dignement escorté,
Des chaînes de l'hymen Guillot fut garrotté,
En face de la sainte Église.
Le plaisir dura peu, le repos encor moins.
Denise, pour être maîtresse,
Des maris complaisants exaltait la tendresse,
Grondait, prétextait des besoins :
On devait à son or, on devait à ses soins
De ne pas sentir la détresse;

Tous les jours nouveaux altercas.
Ennuyé de tant de fracas,
Vers son Curé Guillot chemine,
Lui conte tout; les si, les cas,
Et comme sa Denise était fière et lutine.
« Ah! Monsieur, c'est un bruit que l'on ne s'entend
» pas!
» — Ami, » dit le Curé, « patience et courage
» Te donneront soulagement:
» Crois-moi, montre-toi le plus sage;
» Peu de femmes, mon cher, sont faites autrement.
» La cloche neuve est leur image;
» Au temple présentée en pompeux étalage,
» On l'élève au clocher, personne ne l'entend;
» Mais on est assourdi par son bruyant tapage,
» Sitôt qu'on y met le battant. »

LE POUVOIR DE LA VANITÉ

HISTOIRE VÉRITABLE DÉDIÉE AUX DAMES

AUJOURD'HUI dans mes vers parlant de vanité,
Je dois vous les offrir, sexe doux, sexe aimable;
Mon sujet est moral, pris dans la vérité:
J'eusse aimé mieux cent fois le trouver dans la Fable.

Trois belles Nymphes en courroux,
L'œil en feu, l'air traître et perfide,
Maltraitèrent, un jour, de propos et de coups,
Un Chevalier jeune et timide.
Félix était le nom du jouvenceau,
Quatre lustres formaient son âge;
Le duvet le plus fin tapissait son visage :
En un mot, Félix était beau.
Chacun dans tous ses traits lisait son caractère;
Il était humain, généreux,
Sa bonté le rendait heureux,
Et sa franchise savait plaire.
Mais sur l'article de l'honneur,
Il avait, je l'avoue, un étrange système.
Souvent dans ses présents la Nature est extrême,
Souvent on est fâché d'avoir un trop grand cœur.
Félix en fit l'épreuve, hélas! mieux que personne.
Injurié, moqué, battu
Par un sexe enchanteur à qui tout se pardonne,
Il vit expirer sa vertu.
Il voulut se venger : la vengeance est permise
(Quoi qu'en dise un savant docteur) :
Mais d'ailleurs, quand on a pris conseil de son cœur,
On ne consulte pas les Pères de l'Église.
Voilà Félix triste et rêveur,
Méditant en secret des projets de vengeance,
Et promettant tout bas de rendre à son honneur

Ce qu'il avait perdu par trop de complaisance.
Quoiqu'il fût jeune et peu formé,
Il connaissait assez les femmes
Pour savoir quel est sur leurs âmes
Le pouvoir de la vanité.
Ce fut de cette arme traîtresse
Qu'il mit en jeu tous les ressorts;
Et sûr de sa victoire, il court, vole et s'empresse
D'aller de son honneur redresser tous les torts.
Il arrive bientôt chez le trio femelle;
Et quoique son orbite ardent et plein de feu
Parût lui présager une guerre cruelle,
Son arrivée alarma peu.
Toutes étaient à la toilette;
Pas une ne quitta son miroir complaisant:
La visite était indiscrète,
Et le miroir était charmant.
Pulchérie y voyait de sa bouche riante
Le contour gracieux et le frais coloris,
Et, du mélange heureux des roses et des lis,
Son beau teint recevait une grâce piquante.
Ses dociles cheveux, préparés à dessein,
Descendaient sur son dos en tresses ondoyantes,
Ou, changés en anneaux par ses mains complaisantes,
Couvraient négligemment l'albâtre de son sein.
Près de la belle Pulchérie
Brillait la jeune Mizapouf:

Son occiput altier était armé d'un pouf
Qui la rendait mille fois plus jolie.
Elle était occupée à relever l'éclat
De son teint réfléchi par une glace pure;
Et, sous ses doigts légers, un pinceau délicat
Mariait sans effort l'art avec la Nature.
O toi que le ciel fit plus belle que le jour,
Pourquoi sous le carmin nous dérober ces traces?...
Arrête... Ignores-tu que le burin des Grâces
Ne cisela ta peau que pour loger l'Amour?
Derrière ses deux sœurs paraissait Zéphirine.
Son minois incliné reposait sur ses doigts;
Elle lorgnait à la sourdine,
Et, d'un air persifleur, riait en tapinois.
On voyait dans ses yeux, où se peignait son âme,
Que l'Apollon malin travaillait en secret
A faire entrer une épigramme
Dans le cercle étroit d'un couplet.
Peu jalouse toujours du soin de sa parure,
Elle disait avec gaîté :
« A quoi me servirait cet éclat emprunté?
» L'esprit vaut mieux que la figure. »
Tels étaient des trois sœurs les heureux passe-temps.
Ils s'échappaient dans l'innocence,
Car la vanité seule absorbait des instants
Qu'aurait sans le miroir gagné la médisance.
Pendant ces doux loisirs, l'aimable adolescent,

Impatient de sa vengeance,
Dans la chambre voisine, attendait en silence
Le moment du retour de ce trio charmant.
Souvent contre le sort l'innocent se récrie;
Mais Félix fut heureux, et le sort lui sourit.
Sans y penser il découvrit
L'arsenal élégant de la coquetterie.
C'était dans ce vaste arsenal
Que nos beautés, tendres et vives,
Devaient choisir les armes offensives
Qui devaient triompher au bal.
On y voyait briller les plus fines dentelles,
Des bijoux, des pompons, des falbalas, des fleurs,
Des fichus transparents, des maris engousseurs,
Et toutes les modes nouvelles.
Peut-être attendez-vous une description
Des atours qu'enfermait chaque vaste étagère;
Mais je n'ai jamais lu le grand vocabulaire
Où la mode imprima son bizarre jargon.
D'ailleurs je conviendrai, Mesdames,
Soit dit ceci sans vous fâcher,
Qu'il faut bien moins de temps pour connaître les femmes
Que ce qui sert à les parer.
Quoi qu'il en soit, Félix admire avec silence
Le magique dépôt où brillaient tant d'atours.
Il referme sans bruit la porte à doubles tours,

Et la clef tombe en sa puissance.
Puis, posant sur un lit surmonté d'un grand dais,
Un antique fauteuil, d'une énorme surface,
Il y monte, et s'assied avec toute la grâce
D'un doge couronné qui dicte des arrêts.
« Enfin, » dit-il, « voici l'instant propice
» Où, faisant à l'honneur servir la vanité,
» Je pourrai, suivant mon caprice,
» Soumettre et maîtriser l'orgueil de la beauté.
» Trône où je suis assis, sois témoin de ma gloire;
» Et puisque mon honneur dépend de cette clef,
» O Dieux! je vous atteste, et vous pouvez m'en
» croire,
» Je ne la rendrai point que je ne sois vengé! »
A peine a-t-il fini, qu'accourent nos trois Grâces
En fredonnant un air badin;
Le Zéphir, qui les suit, détache de leurs traces
Un suave parfum de musc et de jasmin.
Moutonne Pouf arriva la première
Au lieu qui renfermait les bijoux et les fleurs;
Mais le trouvant sans clef, elle jette en arrière
Un regard affligeant qui consterna ses sœurs.
« Dieux! qu'ai-je vu, » s'écria Pulchérie!
« Félix... un homme sur mon lit! »
Moutonne, à cet aspect, tomba presque sans vie;
Pour la première fois Zéphirine pâlit.
L'émotion fut des plus vives;

L'effroi plusieurs instants tint leurs langues captives :
Enfin Félix fort à propos
Rompit ce long silence, en prononçant ces mots :
« Rassurez-vous, Nymphes charmantes,
» Je viens vous apporter des paroles de paix,
» Des paroles bien consolantes...
» Mais sachez toutes trois mériter mes bienfaits.
» Mon honneur compromis, et ma gloire outragée,
» Ont longtemps imprimé la honte sur mon front :
» L'âme d'un Chevalier est sensible à l'affront ;
» Il est temps qu'elle soit vengée.
» Vous avez sur mon cœur perdu vos plus beaux
» droits.
» Je pourrais me permettre une prompte justice,
» Mais voici le moment propice :
» Aujourd'hui, c'est à vous à recevoir mes lois.
» De cette clef dépend ma vengeance légère ;
» C'est la clef qui promet les jeux et les plaisirs,
» C'est celle où tendent vos désirs :
» Sans elle vous ne sauriez plaire.
» Le cœur humble, soumis, recevez ce beau don,
» Et, sur le marchepied d'un trône
» Qu'un éclat modeste environne,
» Mettez-vous à genoux, et demandez pardon. »
A ces mots de pardon, le dépit et la rage
Enflamment les regards des trois aimables sœurs ;
Le rouge le plus vif colore leur visage ;

Les transports de la haine ont passé dans leurs cœurs.
Pulchérie aussitôt trois fois s'avance et jure
Qu'elle détrônera le vainqueur insolent;
Mais la juste frayeur qu'elle a pour sa coiffure,
Trois fois retint l'effort de son bras imprudent.
Le démon qui guidait la jeune Zéphirine,
En vain l'électrisa de son souffle pervers...
Du courageux Félix l'ardeur presque divine
Sut triompher bientôt des ruses des enfers.
Mizapouf, à son tour, employa les menaces,
Les compliments et les douceurs;
Elle sut mettre en jeu ces aimables grimaces,
Dont l'effet si magique est de toucher les cœurs :
Rien ne put réussir; Félix fut inflexible.
Oui, j'en conviens, c'est une cruauté
D'insulter ainsi la beauté...
Le sexe que j'adore est si doux, si sensible!
Mais déjà le soleil baissait,
Et, prêt à quitter nos demeures,
Il entraînait le char des Heures :
Le moment du bal approchait.
« Hélas! » s'écria Pouf, « que faire, qu'entreprendre?
» Ne pourrai-je danser ce soir
» Avec ce Dorilas, si complaisant, si tendre?
» Damis et Cléophon se flattaient de m'y voir...
» — Et moi, » répétait Pulchérie,
« J'espérais, à la fin du jour,

» Faire mourir vingt Chevaliers d'amour,
» Et vingt belles de jalousie.
» Mes superbes anneaux, en ovale arrondis,
» Mon chapeau, qui semblait présager des conquêtes,
» Ces linons, dont Bertin sut façonner les plis,
» Ne pourront donc ce soir faire tourner des têtes? »
Ainsi, tantôt la crainte et tantôt le désir
Agitaient tour à tour leurs mobiles pensées.
Sur le choix de la honte et celui du plaisir
Nos Nymphes hésitaient... sans cesse embarassées;
La vanité sut reprendre ses droits :
Les perd-elle jamais sur ce sexe agréable?
Elles tombèrent toutes trois
Aux pieds du vainqueur implacable.
Félix, enorgueilli d'un triomphe odieux,
Prit cet air imposant que la victoire donne,
Et dit aux jeunes sœurs, d'un ton impérieux :
« Relevez-vous, je vous pardonne.
» J'ai vengé mon honneur et soumis la beauté.
» Au gré de mes désirs ma journée est remplie;
» Et, puisqu'à vos dépens vous l'avez embellie,
» J'en rends grâce à la vanité. »

ANECDOTE DE M. R.....

La fièvre vint un jour troubler le bon ménage
Du tranquille Monar, chéri de sa moitié :
Elle versait des pleurs, hélas! c'était pitié!
Et chacun la plaignait dans tout le voisinage.
Les remèdes ne faisaient rien.
Le médecin disait : « Il faut qu'il évacue,
» Sans quoi je ne vois nul moyen
» De le guérir; » bientôt toute la rue
Sut la sentence. On était sur l'éveil,
Pour personne on ne vit un intérêt pareil,
Quand la seule Nature, en miracles féconde,
Aux humeurs de Monar soudain lâcha la bonde :
De la mort à l'instant le voilà préservé.
Sa femme, qui le voit sauvé,
Dans son premier transport, par sa fenêtre crie :
« Monar chie, il m'est conservé! »
Et l'on répète : « Monar chie! »
Ce cri de joie est pris en mal :
Un commissaire au ton brutal,
Escorté comme à l'ordinaire,
Monte chez Monar en colère,
Interpelle sa femme, et lui dit, l'œil froncé :
« Citoyenne, quel mot avez-vous prononcé?

» — Que Monar chie. — Ah ! qu'on punisse...
» — Et qui donc ? citoyen, attendez jusqu'au bout, »
Reprend l'épouse ; « entrez, faites votre exercice,
» Vous prononcerez après coup :
» Car nous savons que votre office
» Est de mettre le nez partout. »

TELS GENS, TEL ENCENS

HONORONS les Saints, mes amis ;
Ils sont, par leur haut caractère,
Nos avocats en Paradis,
Et nos protecteurs sur la terre.
Mais que l'hommage soit sincère,
Dans vos plus rudes embarras,
Non par des moyens vils et bas,
Comme certaine ménagère
Dont je vais vous conter le cas.
D'une ferme elle était maîtresse,
Et femme d'un bon villageois,
Dans un pays couvert de bois,
Dont les cochons font la richesse.
Fanchon Guillot était son nom,
Commère active et délurée,

Sur son mari prenant le ton;
Aussi de toute la maison
C'est elle qui faisait l'ouvrée.
Saint Antoine était le patron
De cette infertile contrée.
Dans le temple paroissial
On avait placé sa chapelle;
De la province le Pigal
Mit jadis sur un piédestal
Le Saint, de grandeur naturelle :
Son compagnon était au bas.
De Noël jusqu'au Mardi gras
(Pour le Curé bonne aventure!)
L'autel ne dégarnissait pas.
C'était des jambons, une hure,
Des pans de lard, des cervelas,
Et des boudins outre mesure.

Tandis que chacun apportait
Au Saint son offrande pieuse,
La grosse Fanchon marchandait,
D'un jour à l'autre remettait;
Et malgré qu'elle en fût honteuse,
Par ne rien offrir finissait :
Car sa main n'était pas donneuse.
Bientôt elle s'en repentit.
Tout prospérait dans le village;

Son seul troupeau reçoit dommage :
Elle aperçoit qu'il dépérit.
Le rouge lui monte au visage ;
Elle part pleine de dépit.
Près de Saint Antoine elle arrive :
« Ah ça, dites-moi donc pourquoi,
» Cruel, vous vous vengez de moi ?
» Mon offrande, quoique tardive,
» Est prête, j'en jure ma foi !
» Laissez donc là votre rancune,
» Les Saints n'en doivent point avoir :
» Tenez, la vérité n'est qu'une ;
» Notre jambon est au saloir,
» Et vous l'aurez dimanche au soir.
» Pour preuve de ce que j'avance,
» Avant que de m'en retourner,
» Je veux, sauf vot' respect, donner
» Au compagnon que la constance
» A vos pieds paraît enchaîner,
» De quoi faire un bon déjeuner. »
Elle dit, et prend une escabelle,
Monte dessus ; et sans façon,
Voilà l'honorable Fanchon,
A sa parole trop fidèle,
Qui se trousse et pousse une selle
Vis-à-vis du nez du cochon.

MONSIEUR PICANCHOIS

Un Cuisinier déjà sur l'âge,
Qu'on nommait *Arthur Picanchois*,
Prit jeune femme, et se mit en ménage.
Notre homme était si content de son choix,
Qu'à tout moment il régalait sa mie
De quelque mets délicat et friand.
Mais si de jour elle était bien servie,
La nuit s'écoulait tristement :
Mons Picanchois la passait en dormant.
« Suis-je déjà dans mon veuvage? »
Disait sa ménagère en attendant le jour.
« Que le lit d'un époux est un triste séjour
» Sans le hochet du mariage!... »
Ainsi parlait Catin en invoquant l'Amour.
Certaine nuit que la pauvrette
Poussait d'inutiles hélas,
Et remuait dans sa couchette
Tantôt un pied, tantôt un bras,
En sursaut le mari s'éveille.
(On sait que celui qui sommeille,
Et qu'on dérange, est de mauvaise humeur.)
Le Cuisinier, qui n'était que dormeur,
De gronder se donne carrière.

Las! il n'était dur qu'en propos!
« Pourquoi, » dit-il, « troubles-tu mon repos?
» As-tu des fourmis au derrière?
» Je ne sais qui peut t'agiter :
» Mais, pendant la nuit tout entière,
» Tu ne fais que me tourmenter.
» — Hélas! » reprit Catin, « si de toi je m'approche,
» Si je fais au lit tant de tours,
» Peux-tu m'en faire le reproche!
» Est-ce ma faute à moi? Juges-en, mes amours.
» Un Cuisinier doit savoir que toujours
» Un rôt mal enfilé tourne autour de la broche. »

LE SCRUPULE LEVÉ

Après beaucoup de raccommodements,
Sans qu'il soit devenu plus sage,
Par le plus doux des sacrements,
Julie enfin sut fixer son volage,
Coq à la fois et chantre du village.
Un Carme reçut leurs serments,
Lut la formule, et vint à ce passage :
Vous serez deux dans une même chair.
« Le beau dicton! » interrompit Julie;

« Ah ! Révérend, répétez haut et clair,
» De crainte, hélas ! que l'ingrat ne l'oublie !
» Et toi l'ami, » fit-elle au Magister,
« Tu l'entends bien ? plus d'excuse ou l'Enfer. »
Lise en pleurait. — « Ne crains rien pour notre âme, »
Dit-il tout bas ; « nous avons le Pater
» Pour nous absoudre et pour baiser ma femme :
» Notre marché date d'hier. »

LE QUARTIER D'HIVER

Dans le château de sa grand'mère,
Un jeune lieutenant, bien en point, bien dispos,
Goûtait les douceurs du repos,
Et tâchait d'oublier les horreurs de la guerre.
A dix-huit ans, la bonne chère
Ne causerait que des tourments,
Si l'on n'avait une bergère
Pour vous les alléger dans de certains moments.
Il en eut une très jolie,
Franche au dedans comme au dehors,
Qui, pendant son semestre, en reine fut servie.

Mais il fallut quitter cette agréable vie,
Partir, et rejoindre le corps
Dans le fond de la Westphalie.
Il arrive en carême, et son vieux général,
Très dévot, ne pouvant mieux faire,
Lui dit : « Mon cher enfant, vous devez satisfaire,
» Avant tout, au devoir pascal;
» Choisissez des arrêts ou du saint tribunal :
» Demain c'est les Rameaux, songez à votre affaire. »
D'après cet avertissement,
Le lieutenant alla se mettre
Aux pieds d'un Augustin, prieur du régiment,
Et s'accusa, sans rien omettre,
Des plus jolis péchés qu'un héros peut commettre,
Quand il est aimé tendrement.
On le remet à la huitaine,
En lui disant de fuir la fornication.
Se voyant éloigné de la naïve Hélène,
Sa première inclination,
Il le promit. O forfaiture!
Le lendemain de sa confession,
Il fut infidèle et parjure.
Puis fiez-vous au droit des gens,
Et dormez, s'il se peut, sur la foi des serments!
Adonc ce lendemain ayant réminiscence
Des plaisirs que naguère il savourait au loin,
Le pauvret, tourmenté d'une dure abstinence,

Rencontre son hôtesse, et l'accole en un coin :
Il en avait tant de besoin,
Que la chose dura moins qu'une révérence.
L'époux monte avec gravité :
On l'entend, et chacun tire de son côté.
Les huits jours écoulés sans nul autre naufrage,
On va trouver père François.
« — Avez-vous été sage? — Oui, mon père, et très sage,
» A l'exception d'une fois,
» — Comment! une rechute? ah! jeunesse rebelle,
» De la confession vous vous faites un jeu!
» — Non : mais, en vérité, j'y suis resté si peu,
» Que de m'en faire un crime est chose trop cruelle.
» — Parbleu! vous me la baillez belle!
» Eh! pensiez-vous, » dit le Pater,
« Y passer un quartier d'hiver? »

LE JEU DE PIQUET

Zaïs, aussi belle que sage,
Au sortir du couvent, innocente et sauvage,
Passa dans les bras d'un époux,
Homme d'esprit, mais approchant de l'âge

Où les maris sont moins amoureux que jaloux.
Zaïs, dès son adolescence,
Avait ouï prêcher souvent
Que la sévère continence
Sur toutes les vertus avait la préférence,
Et le croyait comme au couvent.
Voilà sa pudeur sous les armes.
Au moindre contact du mari,
C'était un sursaut, puis un cri,
Puis des pleurs. A la fin, pour épargner ses larmes,
Monrose s'endormit à côté de ses charmes.
Pendant huit jours, même refus.
L'époux, très surpris, très confus,
Alla, dans sa douleur amère,
Porter des plaintes à sa mère.
Zaïs fut appelée : on lui parle raison
(Qui jamais ne perça les murs du monastère.)
« Je croyais fermement, » dit-elle sans mystère,
« Que le plaisir des sens pour l'âme est un poison;
» Mais ma chère maman m'assure du contraire :
» Comme je veux la satisfaire,
» Monsieur, regagnons la maison. »
Monrose jura sur son âme
De ménager Zaïs en lui marquant sa flamme,
De demander toujours avant d'aller au fait;
Et pour n'encourir aucun blâme,
Devant la mère il dit : « Prenons pour mot du guet,

» *Voulez-vous jouer au piquet ?* »
On convient. Dès le soir, il le donne à l'oreille,
Entre deux draps bien doucement :
Un oui fut la réponse, et ce oui si charmant
Répara tout, et fit merveille.
« Ah ! » s'écria Zaïs dans son plus beau moment,
« Ah ! sœur Colette, ah ! sœur Abeille,
» Vous qui prêchez si doctement,
» Je vous attends à la pareille ! »
Au milieu des désirs naissants,
Quand la Nature, sans nuage,
Nous a, dans la fleur de nos ans,
Découvert un sixième sens,
Dont nous venons de faire usage,
Bientôt des plus brûlants désirs
Cette jouissance est suivie ;
On veut, prodigue des plaisirs,
Dans l'ivresse passer sa vie.
Telle, après des moments si doux,
Zaïs aux cieux, l'âme ravie,
Croyait, à chaque instant, au gré de son envie,
Et renaître et mourir dans les bras d'un époux.
Monrose s'en doutait : couché vers la ruelle,
Agacé vainement par sa femme nouvelle,
Il épargnait son viager ;
Et, selon sa promesse, il ménageait la belle,
Afin de mieux se ménager.

Il sommeillait, lorsque l'Aurore
Ouvrait les portes du Soleil;
Et quand l'astre, qui tout colore,
Des hameaux d'alentour eut chassé le sommeil,
Il paraissait dormir encore,
Tandis que sa Zaïs, qu'un tendre feu dévore,
D'un air impatient attendait son réveil.
Elle se lève, et court à la fenêtre;
Donne à l'appartement un peu plus de clarté,
Revient au lit. La curiosité
La tourmente, elle veut connaître
Le moteur de la volupté.
Zaïs le vit, mais penché, mais débile,
Semblable à l'arbuste fragile
Qu'un vent impétueux a mis sur le côté.
« Comment! c'est là, » dit-elle avec vivacité,
« Du plaisir le puissant mobile?
» D'avec lui-même, hélas! quelle disparité! »
Il voyait tout cela le patient Monrose,
Et se laissait lorgner sans dire aucune chose.
Mais il s'agite enfin, soupire, étend les bras,
Embrasse sa Zaïs, fraîche comme la rose
Dont l'amoureux zéphir découvre les appas.
Il lui dit des douceurs : c'est là tout ce qu'il ose,
Et le seul mot du guet ne se répète pas;
Il échappe à Zaïs : sa bouche caressante
Prononce d'une voix timide et languissante :

« Monrose, voulez-vous jouer? »
Le mari, craignant d'échouer,
Lui répondit avec finesse :
— « Malgré tout mon désir de tenir votre enjeu,
» Ah! je m'en garderai, je crains trop votre adresse :
» Vous voulez me tromper, vous avez vu mon jeu. »

L'ÉQUIVOQUE

Momus, je rejoins ta bannière,
Prête-moi ton esprit jovial;
Et toi, viens, Muse garçonnière :
Je veux conter, à sa manière,
Une histoire de carnaval.
Lyon est le lieu de la scène;
Un aveugle, l'Amphitryon;
Sa jeune épouse, mon Alcmène;
Son Jupiter, un histrion.

Étroitement logés, dans un troisième étage,
Et la femme et l'époux vivaient paisiblement.
Un hautbois, paisible instrument,
Du pauvre Quinze-vingt faisait tout l'apanage;
Et sa chère moitié, pour fournir au ménage,

Accouchait, clandestinement,
Des tendrons fécondés avant le mariage.
Bastien (c'est le nom du mari),
Lorsque sa femme avait pratique,
Écorchait Dezède ou Grétry;
Et, grâce au bruit de sa musique,
Personne n'entendait un cri,
Qui pût éveiller la critique.
On gagnait bien sa vie, et tout allait au mieux.
Lucine, aussi chaste que belle,
Rebutait les amants, fuyait les curieux :
Aucun homme n'entrait chez elle.
Comment apprivoiser cette beauté cruelle?
Désireux d'en venir à bout,
Un jeune élève de Thalie,
Qui la trouvait fort de son goût,
Prend les habits, les airs et la voix de Julie,
Se fait une taille arrondie,
Et chez nos bonnes gens monte entre chien et loup.
Il sanglote. Lucine avec bonté l'accueille,
Le console, l'étend sur un large sopha,
Et va de la Nature ouvrir le portefeuille,
Tandis que son mari prélude en fa, ut, fa.
Le galant fait l'Agnès, et faiblement repousse
Une main délicate et douce,
Qu'il couvre de baisers en maudissant son sort.
Lucine cependant fait un léger effort;

Et, croyant soulager une tendre victime
D'un penchant naturel qu'on poursuit comme un crime,
Elle glisse sa main, et trouve entre ses doigts
La flèche de l'Amour, au lieu de son carquois.
O surprise! la scène alors change de face.
Son nerveux séducteur, plein de sa passion,
L'élève, la renverse, et la met à sa place;
Et, dans cette position,
Rien ne résiste à son audace.
Pour une *Honesta* qui menace,
Terrible situation!
Furieuse d'abord, mais bientôt attendrie,
Elle cède, troublée, à son hardi vainqueur,
Puis le remords vient tourmenter son cœur,
Et tout en se pâmant l'accoucheuse s'écrie :
« C'est un garçon!... Bastien!... Bastien!
» —Tant mieux! tant mieux! » dit-il, « ma mie, »
En reprenant sa symphonie;
Dieu veuille en faire un bon Chrétien!

LA DÉVOTION ESPAGNOLE

Amis, bannissez le scrupule,
De la piété c'est l'abus;

C'est dans le monde un ridicule,
Et lorsqu'un esprit trop crédule
Anime des cœurs corrompus,
Fuyez, c'est un vice de plus.
Sexe charmant, on vous accuse
D'être sujet à ce défaut;
Mais j'aime à croire qu'on s'abuse,
Vous savez trop ce qu'il vous faut.
De la gaîté, de la décence,
L'art de nous cacher vos désirs,
Sans affaiblir notre espérance,
Voilà votre utile science;
Et si vous payez les soupirs
D'un amant par la jouissance,
Votre excuse est dans ses plaisirs,
Votre gloire, dans sa constance.
Mais le scrupule est un travers
Qui n'offre ni plaisir ni gloire :
J'apporte en preuve cette histoire;
Lisez-la jusqu'au dernier vers.

A Malaga, dona Juliette
Plut au capitaine Germain :
C'était une vive brunette,
Superstitieuse et coquette,
Tenant ses Heures d'une main,
De l'autre levant sa jaquette.

Gentille Agnès, vous rougissez;
Ce portrait blesse votre vue :
Vous craignez la vérité nue,
Et déjà vous m'embarrassez.
Cependant, aimable ingénue,
Par un souris vous m'agacez;
Pour m'encourager, c'est assez :
Or, écoutez, je continue.

Vous saurez donc qu'on finança,
Et qu'au moyen d'un droit d'aubaine,
Dona Juliette-y-Cuença
Finit avec le Capitaine,
Comme sous Jupiter, Alcmène
Son grand Hercule commença.
Très satisfait de sa bergère,
Il paie et mande le souper.
« En attendant, » dit-il, « ma chère,
» Buvons, et vogue la galère! »
Soudain il se met à lamper
D'un excellent vin de Madère;
Et la donzelle, sans façon,
Trinque et se met à l'unisson.
Quand tout à coup l'*Angelus* sonne;
Et vite aux pieds de sa madone,
Après avoir fait un *salve*,
Elle va dire trois *ave*.

« Qu'est ceci? mais perds-tu la tête, »
Dit Germain; « as-tu peur céans?
» Nous ne craignons point de tempête,
» Ni bancs, ni rochers, ni courants,
» Et tu prierais! petite bête!
» Finis, car nous perdons du temps.
» Allons, viens que je te corrige.
» — Seigneur, vous serez satisfait;
» Nous faisons ce qu'Amour exige,
» Tout en disant le chapelet. »
Cependant on couvre la table
D'un chapon bien gras, bien dodu,
D'un ragoût d'odeur agréable,
Et d'un bel œuf tout frais pondu.
Ce bel œuf était pour Juliette;
Elle l'ouvre en disant Jésus,
Et faisant une croix dessus,
Avant d'y tremper sa mouillette;
Tandis qu'avec son coutelas,
Notre marin, du chapon gras
Lève une aile pour la brunette,
Et la jette sur son assiette.
« — Non, Seigneur, reprenez ceci;
» D'user de viande un samedi
» Que Notre-Dame me préserve!
» — Bon! bon! nous sommes seuls ici,
» Laisse là ta sotte réserve.

» — Un pareil jour! ciel! quels remords,
» Si je mettais chair dans mon corps!
» Non, j'ai l'âme trop timorée.
» — Par ma foi, le scrupule est bon, »
Dit le marin, haussant le ton,
« Peste soit de la mijaurée!
» Prends-tu mon vit pour un goujon? »

CONTES A PROPOS DE BOTTES

Né sur les bords de la Garonne,
Moussu dé Fieré-Lame, ancien garçon major
Au régiment de la Couronne,
Était, si l'on en croit la légende Gasconne,
Aussi brave, aussi Grec que le vainqueur d'Hector.
Mais plus chaud que ne fut le moineau de Lesbie,
En guerre il préféra parfois
Au lit de camp, le lit d'une aimable ennemie.
Aussi nous disait-il en vantant ses exploits :
« Cadédis! mes amis, je gagne double croix
» En peuplant d'étrangers la grande confrérie;
» Car jusqu'entre deux draps je venge la patrie! »
Lecteur, pour un moment, suivons notre Officier.
Son régiment vint en quartier,
Après une longue campagne,

Dans une ville d'Allemagne ;
Et le sort le logea tout près d'un cordonnier
Dont l'appétissante compagne
Aurait fait succomber le Grand Pénitencier.
La voir, courir après, lui serrer les menottes
En tapinois fort amoureusement,
Saluer le bourgeois, lui commander des bottes ;
Ce fut là du *cousis* le premier mouvement.
Mais (prodige inouï chez ses compatriotes),
La réflexion vint au secours de l'amant !
Il regagna son logement.
Voilà comme l'amour change le caractère :
Notre âme, sous ses lois, n'a plus le même ton ;
Et sa flèche la plus légère,
Ferait du lâche un brave, et du brave un poltron.
Le lendemain, comme on se l'imagine,
Visite fut rendue au nouveau Saint Crépin.
On fait un petit signe à la belle voisine ;
On donne du tabac au trop heureux voisin :
C'est par de tels moyens qu'un Gascon s'achemine.
Le nôtre dit adieu, puis revient sur le soir.
« — *Hé bien ! et la bésogne, est-elle commencée ?*
» — Monsieur, » répond la dame, « elle est fort avancée,
» Et demain vous pourrez l'avoir,
» J'irai vous la porter. — *Bon ! jusqués au révoir.* »
Foi de femme d'honneur est quelquefois peu sûre :

Qui cherche le plaisir est bien plus scrupuleux.
Celle-ci tint parole, et, brusquant l'aventure,
Dès le matin, en brillante parure,
Les bottes à la main, elle est chez l'amoureux.
Mais quoique le marché dût être fait entre eux,
On resta longtemps à conclure.
Or, tandis que l'on concluait,
Le cordonnier s'inquiétait.
Enfin, craignant l'effet d'une perfide trame,
Il court après son bien, le cœur tout palpitant,
Et frappe comme un sourd, criant, pestant, jurant,
A la porte dé Fieré-Lame.
« — *Qu'ès-à-co ? — L'être moi, mossié le liétenant.*
» — *Pesté, voisin, qué vous êtes pressant ?*
» *Et que voulés ?* — Mon bott, mon femme.
» — Parbleu? je les essaie, attendez un moment. »

POUR LE JUBILÉ DE 1775

A cause de son grand caquet,
Et de son plumage sinistre,
Un vieux Merle devint ministre
Des heureux habitants du plus prochain bosquet.
Pour bien commencer son carême,

Avec grand appareil il va chez les moineaux
Prêcher contre le quatrième
Des péchés nommés capitaux.
Hélas! tous ces pauvres oiseaux,
Suivant lui, se trouvaient dignes de l'anathème.
Le mâle, à gorge noire, était un garnement,
Et son amoureuse femelle,
Une Laïs, une infidèle,
Pour jamais dévolue au plus grand châtiment.
Sous son froc enfumé le Merle s'évertue :
« Le Ciel, » leur disait-il, « calcule vos forfaits,
» Voilà pourquoi, dans ses filets
» Il permet qu'un méchant vous attrape, et vous tue,
» Et que, pour vous punir, les coucous que l'on hue,
» Sont si communs dans nos forêts. »
Quand le triste animal eut dit sa ratelée,
Qu'avec componction on ouït jusqu'au bout,
Les époux inconstants de la chaude assemblée
Crièrent à la fois : « Nous nous pardonnons tout. »
Puis on vit le dieu de Cythère
Agiter leur aile légère;
Chacun à sa compagne alla rendre son droit.
Ce miracle se fit sans sortir de l'endroit,
Tant on craignait du ciel la trop juste colère.
Ah! si tous les sermons pouvaient finir ainsi,
Quel jubilé que celui-ci!

LA BONNE MÉNAGÈRE

Qui prend femme vive et légère,
Quand l'âge a blanchi ses cheveux,
Sur le portrait de leur grand-père,
Risque de tromper ses neveux.
Cette fâcheuse erreur, dont l'histoire fourmille,
Se glissait sourdement dans l'honnête famille
De Blaise Godiveau, traiteur de grand renom;
Et déjà d'un enfant sa compagne gentille
Avait un peu brouillé le nom.
Il s'en doutait, le pauvre Blaise!
Parfois il montrait de l'aigreur.
Se fâcher, dans ce cas, est encore une erreur
Qui met un vert-galant un peu plus à son aise.
J'ai toujours aux maris conseillé la douceur.
Un soir que tourmenté par son humeur jalouse,
Sans toucher au sujet, il grondait son épouse,
Elle répondit au grison :
« Mais de quoi te plains-tu? vois-tu quelque maison
» Plus propre et mieux achalandée?
» C'est pourtant sur mes soins que sa vogue est fondée;
» C'est moi qui veille à tout, j'y suis comme en prison :

» Par mon activité le commerce prospère.
» Nous gagnons de l'argent, et c'est toi qui le serre;
» Pour ma personne enfin tu ne dépenses rien.
» — Tais-toi, » répond l'époux tout rouge de colère,
« Va, tu n'es que trop ménagère,
» Pour mon honneur et pour le tien;
» Car on te voit souvent, sur ce point peu sévère,
» User le *bien* d'autrui pour épargner le mien. »

LES TREMBLEURS

Sur les confins du pays Franc-Comtois,
Guillot et sa femme Denise,
Grosse joufflue encor de bonne prise,
Demeuraient au milieu des bois,
Et fort éloignés de l'église.
Cependant, en zélés Chrétiens,
On les voyait toujours au temple
Les deux premiers. A ses paroissiens
Leur bon Curé les citait pour exemple.
Jaloux de mériter un éloge si doux,
Un dimanche ils allaient en grande diligence
Vers le saint lieu, bras dessus, bras dessous,
Tantôt en gardant le silence,

Et tantôt se parlant avec indifférence,
A la manière des époux.
Quand, au milieu de leur voyage,
Voilé par un sombre nuage,
Le matin rentre dans la nuit.
Le vent s'élève et l'orage le suit.
L'éclair brille, éblouit la vue;
Du tonnerre on entend le bruit,
La foudre, qu'enferme la nue,
En s'échappant avec fracas,
Frappe un vieux tronc qu'elle brise en éclats,
Et la tempête continue.
Denise tombe à deux genoux,
Se signant d'une main tremblante;
Ainsi fait son bénigne époux,
Qui lui dit d'une voix doleate :
« Ah! ma femme, tout va finir;
» C'est aujourd'hui la fin du monde :
» Le fils de l'homme va venir!
» Confessons-nous l'un l'autre avant que de mourir;
» Ayons de nos péchés une douleur profonde.
» Notre pasteur a lu publiquement
» Que ça vaut presque un sacrement.
» — Mon ami, » répliqua Denise,
« Il m'en souvient; tu parles d'or;
» Tiens, voilà que je suis assise :
» Commence ton *Confiteor*. »

Guillot obéit, se confesse,
Agenouillé sur le gazon;
Et dit enfin que pour Suzon
Il avait eu quelque faiblesse.
Sa femme lui répond : — « Tais-toi,
» Va, tu n'es faible qu'avec moi. »
Mais le mari, dans sa détresse,
De tout réparer fit promesse;
Ce qui lui valut son pardon.
Les femmes ont le cœur si bon!
A son tour, Guillot devient prêtre :
De sa compagne il va connaître
Tous les péchés gros et menus.
Les voilà qui changent de place;
Toujours la foudre les menace,
Toujours ils se croyent perdus :
« Bénissez-moi, » dit-elle; « je m'accuse
» D'avoir menti sur de petits objets;
» D'avoir parfois, en employant la ruse,
» Contrarié, sans raison, vos projets;
» D'avoir médit, d'avoir appelé chiche
» Notre Curé qui vend ses *Oremus;*
» D'avoir manqué de dire l'*Angelus;*
» D'avoir souvent désiré d'être riche. »
Après ces péchés généraux
Denise en vint aux capitaux.
« Tu sais; pardon! vous savez bien, mon père,

» Que certain soir, étant au cabaret,
» Avec Alain et Jean notre compère,
» Où vous buviez de ce bon vin clairet,
» Jean vous quitta. Las! à mon grand regret,
» A la maison il entre avec mystère.
» — Hon! » dit Guillot, « ne cache rien; après.
» — Pour m'en conter il vint donc tout exprès;
» Je le rabroue; il avance et me brusque.
» — Foin! » s'écriait le mari confesseur,
« Après. — Mon cher, le brutal alla jusque
» Où vous allez dans votre belle humeur,
» Et se tint là sans que rien l'en débusque.
» J'étais couchée, et Margoton dormait.
» J'eus beau crier, tempêter, me débattre,
» Las! il me fit deux fois, sans rien rabattre,
» Ce qu'à Suzon vous avez fait.
» *Mea culpa!*... Ciel, comme il tonne! »
Guillot rougit, pâlit, s'étonne.
— « Que je te rosserais! » dit-il dans son dépit;
« Mais il faut que je te pardonne,
» Puisque je suis ici, friponne,
» A la place de Jésus-Christ. »

QUESTION THÉOLOGIQUE

Près du faste et de l'opulence,
Aux portes d'une ville immense,
Dans un vieux galetas, effroyable réduit,
Où, pour deux sous, on passe une mauvaise nuit,
Gisaient vis-à-vis l'un de l'autre
Deux moribonds, l'un Juif, l'autre zélé Romain :
Ardents à réciter chacun sa patenôtre,
Le premier en Hébreu, le second en Latin,
Sans y comprendre un mot. En bon Israëlite,
Le soir du vendredi, maître Abraham hurlait,
Et jusqu'à l'autre soir toujours il marmottait
Les louanges de Dieu. Le frère Pierre ensuite,
Bréviaire en main, vêpres chantait,
Et prenait en plein sa revanche,
Le dimanche;
Puis, au lieu de se reposer,
Notre dévot encor voulait catéchiser.
De convertir le Juif il avait grande envie;
Mais celui-ci qui, de sa vie,
N'avait fait aucun troc sans avoir du retour,
Lui proposait de changer à son tour.
Vint un Rabbin à barbe grise
Visiter l'enfant de Moïse,

Lui parler du Talmud, et mettre en sûreté
Son cher argent. C'est une charité
Que le Sanhédrin et l'Église
Exercent à l'envi chacun de son côté.
Bientôt un Moine séraphique
Accourut au secours du pieux catholique;
Il portait barbe ainsi que le sale Rabbin :
C'était un compagnon du grand Saint Cucufin.
En deux mots, Père Esprit vous confessa notre homme,
Qui, n'ayant pas le sou, promit d'aller à Rome,
Nus pieds, s'il se rétablissait,
Et surtout s'il convertissait
Ce Juif plus entêté qu'une bête de somme :
C'était l'unique point où tendait son grand vœu.
Une crise survint à notre pauvre Hébreu;
Elle annonçait sa mort. Aussitôt Frère Pierre
Dit : « Voilà pour mon Juif le moment de salut; »
Et, plein de son objet, il gagna comme il put
Un buffet sur lequel il saisit une aiguière;
Puis vint arroser la crinière
Du bourgeois de Jérusalem,
Le tout, *secundum Joannem*.
Comme il s'agenouillait pour finir sa prière,
Le nouveau baptisé termina sa carrière,
Et le Rabbin parut... Pierre, en l'apostrophant,
Lui cria d'un air triomphant :

« Vois ce vase; Abraham meurt enfant de l'Église;
» C'est moi qui l'introduis dans la Terre promise :
» Sors d'ici, mécréant... » A ces mots, Samuel
Se sentit possédé de la même furie
Que l'on appelait sainte au temps d'Ézéchiel
Et du royal amant de la femme d'Urie.
D'un coup de poing, asséné de grand cœur,
Il étendit le baptiseur
Sur sa couchette délabrée,
Et, tirant sa lame sacrée,
« Vois-tu, » dit-il, « ce fer vengeur;
» Crois à Moïse, abjure ton erreur;
» Rappelle en ce moment ta raison égarée.
» — Attends, » dit le Chrétien, haletant de frayeur,
« Je promets d'être Juif; instruis mon ignorance. »
Vain propos; Samuel poursuivit sa vengeance,
Et le déprépuça. Pierre, dans la douleur
Finit ses jours, martyr de son intolérance.
Le Rabbin fut brûlé. Mais, comme on allumait
Le théâtre de son supplice,
Il interpella la Justice
De suspendre un moment, disant qu'il abjurait
La vieille Loi qui jadis fut la bonne.
Las! il était trop tard pour avoir un sursis!
Bientôt la flamme l'environne,
Et l'on n'entendit plus ses cris.
On demande humblement a Messieurs de Sorbonne :

Lequel des trois, à leur avis,
Doit avoir place en Paradis?

LA NOUVELLE DU JOUR

TANDIS que l'Esprit-Saint machiavélisait
Pour donner un chef à l'Église,
Au coin du feu Barthole séduisait,
Sans rivaux, l'innocente Lise.
Il était son cousin germain :
Le scrupule arrêtait la belle.
« Si l'on nommait un Pape aujourd'hui pour demain,
» Je vous permettrais tout, cher cousin, » disait-elle :
« Je souffre comme vous de ce retardement;
» Mais comptez sur notre alliance,
» Car avec un mensonge et de l'argent comptant,
Du Saint-Père on a la dispense. »
Même propos pendant trois mois;
Enfin, il fut tenu pour la dernière fois.
Un Archange, embouchant la trompette ascétique,
Du haut du Vatican, au monde catholique,
Fit entendre ces mots : « L'ouvrage est consommé,
» La Discorde est vaincue, et le Pape est nommé;

» C'est Braschi : qu'on l'adore ! » A cette voix céleste,
Barthole, transporté d'un pareil manifeste,
Court chez Lise, et lui dit : « Je peux donc tout oser.
» Le Pontife est élu ; je viens vous épouser.
» — Cher ange ! » s'écria la dévote parente,
Tombant sur un sopha, les deux yeux vers le ciel,
« *Du Seigneur je suis la servante,*
» *Qu'il me soit fait !* » Soudain copiant Gabriel,
Et plein du même feu, le pétulant Barthole,
D'un baiser bien nourri lui coupa la parole :
Le verbe devint chair par cet attrait vainqueur.
Lise en vain répétait... « Le Pape..., la pudeur... »
Déjà l'adroit cousin, imitant le saint homme,
Essayait l'anneau du Pêcheur.
« Arrête, » disait-elle, « arrête ; et mon honneur ?
» — Va, va toujours, cousine, il reviendra de Rome. »

LE CHAT QUI DORT

Un Grenadier du régiment d'Enghien,
Bon soldat, mais mauvais Chrétien,
Eut le sort de Turenne en servant sa patrie :
A Berghen il perdit la vie.
Un vrai brave l'expose, et la compte pour rien.

Des morts la troupe était nombreuse;
Mais Brogli commandait, la France fut heureuse :
Ce jour nous couvrit de lauriers,
Et Bellone épargna le sang de nos guerriers.
Jolibois, sortant de ce monde,
Ne voyait qu'alliés qui, réclamant Luther,
Dans une obscurité profonde,
Suivaient le chemin de l'Enfer.
Son âme, encor toute Française,
Dédaignant de marcher avec nos ennemis,
Pour éviter la tourbe Anglaise,
Et de ses adhérents vaincus, mais non soumis,
Prit le sentier étroit qui mène au Paradis.
De la mort de Jésus, suivant notre bréviaire,
On y faisait l'anniversaire (1).
L'Apôtre qui si bien essorilla Malchus.
Saint Pierre, du combat ayant eu la nouvelle,
Et croyant recueillir des âmes tant et plus,
Vint occuper son poste et faire sentinelle :
C'était, hélas! soins superflus.
Beaucoup sont appelés, mais il est peu d'élus.
Personne n'arrivait; enfin il vit paraître
Notre héros : son air déterminé,
Son front altier, de lauriers couronné,

(1) La bataille de Berghen se donna le jour du vendredi-saint de l'année 1759.

Du céleste portier le fit bientôt connaître.
« Comment, » s'écria-t-il, « un impie, un damné,
» Un scélérat, aux flammes destiné,
» Prétend à l'éternelle gloire!
» Loin d'ici, libertin, duelliste, âme noire,
» Blasphémateur... — Holà! » répondit Jolibois,
En conservant son ton grivois;
« J'ai pillé, massacré, point dit de patenôtre;
» Hormis de renier Dieu, j'ai péché plus qu'un autre;
» Mais pour ce dernier trait : ah! ventre! par la mort!...
» — Entre, et tais-toi, » lui dit l'Apôtre;
« N'éveille pas le chat qui dort. »

LE RÊVE

Un boucher s'en allant en fête,
Avec sa femme et leur enfant,
N'avait pour train qu'une jument
Alerte, vigoureuse bête,
Franche, et portant le nez au vent.
Vous auriez vu Benoîte en selle,
Et l'adolescent derrière elle;
Mon homme à pied, le fouet en main,

Passer à gauche, puis à droite,
Parler et répondre au bambin ;
Rire, chanter avec Benoîte,
Pour sauver l'ennui du chemin.
Tout allait bien. La haquenée,
A son ardeur abandonnée,
Avançait d'un jarret nerveux ;
Quand, vers la fin de la journée,
La route, à moitié ruinée,
Offrit un endroit dangereux
A la caravane étonnée.
« Femme, » cria son écuyer,
« Prends garde, empoigne la crinière ;
» Car en traversant ce bourbier,
» Si Margot lève le derrière,
» Elle vous flanque dans l'ornière.
» Allons ! hu ! ferme ! encore un pas ! »
Enfin ils sont hors d'embarras,
Et le trio reprend courage.
Mais on entend gronder l'orage ;
Il vient sur l'aile des Autans.
L'éclair sillonne le nuage,
Et les troupeaux quittent les champs.
Avec les bergères, nos gens
Arrivent au prochain village.
Il pleut : on gîte. Un méchant lit
Est ce qu'on offre à la famille,

Qui soupe mal, se déshabille,
Et sur le grabat s'endormit.
Ne pleurons pas sur cette nuit.
Auprès d'une épouse gentille
Le désir naît, le plaisir suit.
Où le flambeau de l'Amour brille
Il n'est point de fâcheux réduit.
D'Hymen la grâce suffisante
Se signale chez le boucher;
Et sa moitié sent approcher
De cette vertu consolante
Les doux élans, sans les chercher.
Qu'ainsi vous avienne au coucher!
A ce qui s'est passé la veille
Cependant le marmot rêvait.
Certain bruit à demi l'éveille,
Et l'enfant entre somme et veille,
Crut que son papa chevauchait,
Et que lui-même voyageait.
Zeste, sur son dos il se place,
Autour de son col il s'enlace.
Criant : « Ferme, Margot, dia! hu!
» Tenez-vous bien aux crins, mon père!
» Car nous serions bientôt par terre,
» Si la bête levait le cu. »

L'INANITION

Une prude se confessait
Que son mari faisait le diable à quatre;
Qu'elle-même le tracassait,
Et qu'ils étaient souvent prêts à se battre.
« Toujours du bruit; pas la moindre douceur, »
Disait la triste Marianne,
« Nous vivons comme frère et sœur :
» C'est un péché; mais si le chien se damne,
» La faute au moins ne vient pas de mon cœur.
» — Offrez au ciel ce jeûne involontaire, »
Dit le Curé; « vous pourrez obtenir
» Par ce moyen un plus doux avenir :
» Surtout soyez plus débonnaire;
» C'est là le point qu'il vous faut retenir.
» Votre froideur est peut-être la cause?
» — Mon cher Monsieur, il n'en est rien;
» De son côté, s'il faisait quelque chose,
» Ah! comme j'agirais du mien! »
Répond Manon, soupirant de tendresse...
« Tenez, voici pour une messe...
» — Bon! demain on vous la dira.
» Bientôt, croyez-en ma promesse,
» Du sacrement la grâce opèrera.

» — Soit, » dit Manon; « car si tout ce train dure
» Encor quelques jours seulement,
» Je crains bien que le sacrement
» Ne meure en nous, faute de nourriture. »

LE BOUCHON

PENDANT le dernier carnaval,
Un Liégeois, de taille replète,
Donnait la main à Fanchonnette
Au théâtre, à l'église, au bal :
Personne ne le trouvait mal.
Mais Damon, fâché qu'il l'assiège,
Dit à Mondor : « Que fait Fanchon
» De ce certain homme de Liége?
» — Parbleu ! » répond l'autre, « un bouchon. »

L'HEUREUX MARI

CONRARD obtint, le mois passé,
Un gros emploi dans la finance;
Et, faisant l'homme d'importance,

Comme s'il eût été placé
Pour son mérite ou sa science,
Disait : « C'est sans protection
» Que j'ai cette commission,
» Sans voir ni Monsieur ni Madame ;
» Je n'ai pas bougé de céans :
» Il est pourtant vrai que ma femme
» S'est donné quelques mouvements. »

LA GARDE D'UNE FILLE

Un Curé prit une servante,
Villageoise tant innocente,
Qu'après l'avoir servi six mois,
Elle était enceinte de trois.
On en babille : une commère
Vint conter la chose au pasteur.
Celui-ci, grand prédicateur,
Part et s'en va gronder la mère.
Margotton, le cœur ulcéré,
Répond à monsieur le Curé :
« — Quand je vous amenai Javotte,
» Elle était sage et bien dévote :
» De nous deux, Monsieur, entre nous,

» Si quelqu'un a manqué, c'est vous.
» — Mais voyez cette créature!
» Pouvais-je pendre à ma ceinture
» Ta Javotte comme un pantin?
» — Non; mais de crainte d'aventure,
» Vous connaissez notre nature,
» Il fallait y tenir la main. »

LA CHASTE ORAISON

Las de rester célibataire,
Un beau jour l'anodin Bolus,
Riche et célèbre apothicaire,
Alla conter ses *Oremus*
A Notre-Dame du Rosaire.
« Bénissez mon intention, »
Dit-il, « Vase d'élection!
» Je voudrais avoir une épouse,
» Douce, agissante, point jalouse,
» Et pleine de dévotion :
» Voilà ma supplique, et j'espère
» Que par vous, ô bénigne Mère!
» Mes désirs seront approuvés.
» Car si je prends femme, à mon âge,

» C'est pour qu'elle ait soin du ménage,
» Et point pour ce que vous savez. »

LE VRAI REGRET

BIEN confessé
Et bien graissé,
Arnaud partit pour l'autre monde :
Sa veuve aux pleurs lâcha la bonde,
Et nous en donna, Dieu merci!
Il faut vous avouer aussi
Qu'Arnaud savait rendre contentes
Robertine et ses deux servantes :
Chose rare en ce siècle-ci!
« Vous devez offrir ce calice,
» Sans aucun murmure, au Très-Haut, »
Disait à la veuve d'Arnaud
Son vieux Curé plein d'avarice.
« Faites prier pour votre époux :
» Qu'en coûte-t-il pour un service?
» D'offrandes le ciel est jaloux...
» Vous pleurez!... que regrettez-vous,
» Si l'âme est au lieu de délices?
» Son corps, ce n'est qu'un vil habit,

» Une machine qui pourrit;
» Mais l'esprit est chose divine,
» Que le Ciel donne et qu'il ravit.
» — Las! volontiers, » dit Robertine,
« Au Ciel je laisse son esprit;
» Je ne pleure que sa machine. »

LE BON EXEMPLE

Un Augustin, fier comme un Carme,
En chaire un jour faisait vacarme
Sur l'exemple que les parents
Doivent donner à leurs enfants.
« Saint Augustin, notre bon père,
» Était, » dit-il, « Manichéen,
« Mais Sainte Monique, sa mère,
» En fit un excellent Chrétien.
» Mieux valent ces saintes pratiques
» Que nos discours évangéliques,
» Pour convertir les libertins.
» Ah! qu'on me donne des Moniques,
» Je vous ferai des Augustins. »

LA DÉVOTION FRANÇAISE

Pour édifier ses voisins,
Marthon et sa jeune maîtresse
A Pâques s'en vont à confesse,
Au couvent des Grands-Capucins.
« Monsieur, voulez-vous nous entendre,
Dit la belle au premier venu,
Jeune, vermeil et bien barbu?
« — Ma chère dame, il faut attendre
» Qu'un Père ici soit descendu;
» Je ne suis que le Frère Élie,
» Du couvent l'humble serviteur.
» — Quel guignon! » reprend Amélie
Avec l'accent de la douleur :
« Hélas! Marthon, il n'est que frère,
» Son *absolvo* ne vaudrait rien.
» — Madame, j'y vois un moyen.
» — Et quel est-il? — Faisons-le père. »

LE FERMIER GÉNÉRAL

Au milieu d'un festin, un fermier général
Tomba sur le parquet, plein comme une sangsue;
Et sa pauvre âme tout émue,
Sortant avec lenteur de son étui fatal,
Descendit les degrés du cachot infernal,
Pour grossir des méchants la coupable cohue.
« Que vois-je? c'est monsieur Dufer, »
S'écria son cocher, mort depuis une année,
Dont l'âme était aussi damnée.
Ainsi tous les états s'en vont peupler l'Enfer.
« O mon cher maître! est-il possible?
» Quoi! vous, dans ce séjour horrible,
» Avec des brigands, des filous,
» Des Mandrins, roués à Valence,
» A la poursuite et diligence
» De vos braves suppôts, aussi zélés que vous
» Pour le bien de l'heureuse France!
» — Ah! Lafleur, tu vois sur mon front
» Les traits déshonorants d'une lâche avarice;
» Mes yeux s'ouvrent trop tard, et ce qui me confond,
» C'est mon coquin de fils qui cause mon supplice.
» Dans le fond de mon cœur j'étouffais les remords;

» Pour l'illustrer un jour, j'amassais des trésors;
» Ils mènent aux honneurs dans le lieu que je quitte :
» Des crimes de son père est sage qui profite.
» Mais mon fils de l'argent connaît si peu le prix
» Qu'il n'est pas seulement marquis!
» O rage! ô désespoir! malheureuse conduite!
» Et toi, mon fidèle Lafleur,
» Toi, dont l'allure était et si bête et si bonne,
» Quel bizarre destin, ou plutôt quel malheur
» T'a plongé dans ce lieu d'horreur?
» En vérité, ton sort m'étonne.
» — Cessez, Monsieur, d'être surpris, »
Dit le cocher; « je brûle en l'éternelle flamme.
» Pour vous avoir, avec Madame,
» Fabriqué ce coquin de fils. »

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

Pour apaiser les feux de la concupiscence,
Et ne point succomber à la tentation,
On nous ordonne l'abstinence,
Et surtout la confession.
Mais, hélas! contre la Nature
Ces remèdes n'ont pas grande efficacité :

Qui renonce à la volupté
Aux pieds d'un confesseur, revient bientôt parjure.
C'est assez là le sentiment
Du bon curé de Saint-Vincent :
S'il rend la Nature muette,
S'il vous fait vivre chastement,
C'est en joignant une recette
A la grâce du sacrement;
Si bien, qu'à l'ardente jeunesse
Qu'il veut conduire à la sagesse
Il donne et l'absolution
Et la fiole d'émulsion.
Lecteur, à ce sujet, écoutez une histoire;
Je n'ai rien lu, mais on m'a dit :
Et, selon l'Église, on doit croire
Que le dire est souvent plus certain que l'écrit.

Un jeune homme de bonne mine,
Connaissant les vertus de l'ampoule divine,
Par le récit d'un Clerc fraîchement tonsuré,
Alla trouver notre Curé.
Là, faisant le cagot, d'une voix suppliante,
Il s'informe, dans le secret,
Du saint et merveilleux effet
De la liqueur réfrigérante.
Dieu sait comme on la lui vanta!
Alors le drôle présenta

Au pasteur médecin une énorme bouteille.
— « Y pensez-vous, mon fils? bon pour un verre ou
deux;
» Mais plus deviendrait dangereux.
» Et je ne ferai point de sottise pareille :
» Il s'agit de calmer, non d'éteindre les feux.
» — Ah! donnez-m'en tout plein, cela fera merveille;
» Je ne dors point depuis dix jours,
» Et je veux chasser pour toujours
» La troupe des démons, qui sans cesse m'éveille.
» — Je n'ai garde, » dit le pasteur,
« En telle quantité d'ordonner ma liqueur;
» De son usage outré la méthode abusive,
» Malgré toute votre vigueur,
» Vous ôterait, mon fils, cette force impulsive
» Qu'on appelle chez nous vertu générative :
» Gardez-vous de pousser si loin votre ferveur.
» Vous ne pouvez, en conscience,
» Vous condamner à l'impuissance.
» C'est même un péché capital.
» — Monsieur, nous nous entendons mal.
» — Je vous entends, mon fils, on ne peut davan-
» tage :
» Soyez continent, soyez sage,
» Mais moi je ne veux point vous mettre dans le cas
» De rester impuissant; ce serait bien dommage, »
Dit-il en le toisant du haut jusques en bas.

— « Encore un coup, Monsieur, vous ne m'entendez
pas.
» Cette eau n'est point pour mon usage.
» — Pour qui donc, s'il vous plaît? — Pour les
» chats du logis :
» Comme ils sont en amour, fatigué par leurs cris,
» Je ne puis fermer l'œil dans mon cinquième étage. »
Le bon Curé, quoique surpris,
Recueillant bientôt ses esprits,
L'appela monstre, impie, âme noire, hypocrite;
L'autre lui dit *raca,* pour être quitte à quitte,
Et s'en alla crainte de pis.
Avec la gent portant surplis
Ainsi finit mainte visite.

LES DOUCEURS DE L'HYMEN

Un officier, nouveau venu
Dans certaine ville de guerre,
Fut conduit chez la trésorière,
Par un autre déjà connu.
La compagnie était nombreuse;
Le mari de la précieuse,
Qu'on abordait d'un air flatteur,

A l'intrus donna de l'humeur.
« Quel est, » dit-il, « ce minois fade
» Que courtise la garnison?
» — Tais-toi, » répond son camarade,
« C'est le cocu de la maison. »

LES TROIS ACCIDENTS

NICETTE tenait dans sa main
Un œuf frais qu'elle allait porter à sa grand'-mère.
Le verglas qui couvrait la terre
La faisait chanceler tout le long du chemin.
Plus elle craint et moins elle est légère.
Certain vent incivil alors se présenta,
Vent qu'elle eût bien voulu lâcher à la sourdine;
Elle aperçoit qu'on l'examine,
Et jusqu'au blanc des yeux le rouge lui monta.
Le malheur fut complet par défaut d'assurance.
Il survint un ruisseau qu'il fallut enjamber :
Nicette lève un pied, glisse, perd la cadence;
Et, serrant bien les poings, pour faire résistance,
Peta, creva son œuf, et se laissa tomber.

LE CENSEUR

En Suisse, un magistrat sévère
Un jour publia son rescrit
Contre le livre de l'*Esprit*
Et la *Pucelle* de Voltaire.
On va chez chaque citoyen
Fouiller jusque dans les ruelles.
Un sergent au grave maintien,
Après des recherches fidèles,
S'en vient lui dire : « Calmez-vous,
» Seigneur baillif, il n'est chez nous
» Point d'esprit et peu de pucelles. »

LA SAUCE ROBERT

Descends de tes tréteaux, viens, Muse guillerette,
Nos convives sont endormis;
Contons vite une historiette,
Et réveillons nos bons amis.
La Serre t'a maudite ; accours et fais-le rire.
Lorsque cet aigle altier s'élève sur les vents,

Qu'il brave du soleil les faisceaux éclatants ;
Aux sons harmonieux de sa brillante lyre,
De la mâle éloquence on reconnaît l'empire.
Mais il quitte parfois et l'Olympe et les airs.
Viens le trouver dans nos déserts,
Et chante sur la turlutaine,
D'un époux ignorant les plaisirs et la peine.
Va, qui frappe au bon coin tant et tant de beaux vers,
Ne peut mépriser Lafontaine.
Imitons le bonhomme ; égayons nos lecteurs ;
Laissons aux buveurs d'eau compiler des malheurs.

Boniface Robert, conseiller, garde-note,
Mourut, par devant lui présents deux Capucins ;
Et par ce dernier acte, il délaissa Javotte,
Sa tendre et chaste épouse, avec deux orphelins.
Vint son frère Mathieu consoler la famille,
Chanoine Janséniste, aussi Juif qu'Harpagon,
Qui, malgré sa lésine, en baisant le poupon,
Lui dit : « Hélas ! ma sœur, ayez soin de la fille,
» Moi, je me charge du garçon. »
Elle accepte, et dès lors, chacun à sa manière,
Élève ces adolescents.
La veuve, au bout de dix-huit ans,
Grâce à trois médecins, termina sa carrière :
Sa pauvre fille, en rien de temps,
La suivit, et Colas lui ferma la paupière,

En poussant vers le ciel de longs gémissements.
Pendant qu'en tendre frère il plaint sa destinée,
Disons qu'ayant atteint sa vingt-septième année,
Toujours suivant son oncle, ou, tapi dans un trou,
Loin de la brune et de la blonde,
Il ne savait encor ni comment ni par où
Sa maman l'avait mis au monde.
C'était pourtant un bon parti,
Dont plus d'un bon bourgeois hasardait la demande:
Pour rien l'amour se donne, et l'hymen se marchande,
Au hasard trop commun d'être mal assorti.
Aussi ne parle-t-on, dans ce temps perverti,
Que de plaisirs de contrebande.
L'oncle branlait la tête à chaque objet offert :
Le vieux reître guettait un héritage unique;
Et, pour perpétuer le beau nom de Robert,
De sa mère il obtint la fringante Angélique.
Minois charmant, fleur de santé,
Port à faire échouer un sage;
La taille d'Atalante et sa légèreté;
Richesse et peu de parenté,
De la belle étaient le partage.
Angélique et Colas se laissèrent lier;
Puis au son du hautbois, pour ne rien oublier,
On les mène à l'église, et de l'église à table,
De la table à la danse, et de la danse au lit,
Où le nouvel époux, sans autre préalable,

Malgré le sacrement, mollement s'endormit.
En vain, dans de grands vers, on vante l'innocence,
Ces éloges sont superflus;
Elle est fille de l'ignorance :
Qui la perd une fois ne la désire plus.
Dans cette inaction l'on passe une semaine,
Et la pucelle, enfin, de l'être gémissait.
Sa mère apprit bientôt ce qui la maigrissait,
Et fut chez son voisin lui raconter sa peine.
C'était un médecin moins docte que plaisant,
Chassant loin du beau sexe et vapeurs et migraine.
Il va voir l'épousée, et lui dit : « Mon enfant,
» Je suis instruit de tout; mais soyez assurée
» Que demain, dans le jour, vous serez obombrée.
» Plaignez-vous le matin d'un grand mal à l'endroit
» Où vous sentez que j'ai le doigt. »
D'Angélique à ce tact le beau front se colore;
Et son cœur, qui palpite, attend la volupté :
Son tourment l'embellit encore.
Les roses qu'Amour fait éclore
Sont l'ornement de la beauté.
Le médecin la quitte après cette ordonnance,
Qu'elle suivit bien mieux qu'un sévère conseil.
Avant le lever du soleil,
La nymphe, entre ses draps, pleine d'impatience,
S'agitant avec violence,
Trouble de son mari le tranquille sommeil.

Il va chercher de la lumière,
Et voit sa femme en pleurs qui jette les hauts cris;
Il pense qu'elle touche à son heure dernière,
Et réveille tout le logis.
L'un trotte chez l'apothicaire;
Un autre, plus adroit, avertit le docteur.
Le premier se présente et prépare un clystère;
Arrive le second qui rit de son erreur.
« — Votre art, monsieur Pousset, et votre eau
» dégourdie,
» Ne sont ici d'aucun secours;
» Je connais de Madame assez la maladie,
» Et je ne prétends pas qu'on la prenne à rebours. »
Il dit, et met dehors le cousin, la commère,
La maman, le Chanoine, et fait venir l'époux;
Puis vous le prend par tous les bouts,
L'instruit de son devoir, l'exhorte à le bien faire,
Sort, et les ferme à deux verroux.
Le sot, en tâtonnant, va commencer sa cure,
Sans rougir, sans être interdit.
Souvent la bêtise enhardit.
Sa femme crie encor du délai qu'elle endure;
Mais, cédant à l'effort de l'ardente Nature,
Elle sent par degrés se calmer son dépit:
L'Amour tendrement la dispose,
Et ses cris ne sont plus que de brûlants soupirs
Que Robert étouffait dans l'ombre des plaisirs.

Tant il les étouffa qu'il cueillit cette rose
Qui cause de l'hymen les pudiques désirs;
Et grâces au docteur, sa femme eut bouche close.
Messieurs, pour votre honneur, je n'ose
Dire combien de fois notre âne la guérit.
Bienheureux les pauvres d'esprit!
C'est en se répétant qu'on est propre à la chose.

Tandis que chacun marque un intérêt bien cher
A l'état d'Angélique, et qu'on la croit mourante,
Que Jean fait l'orateur, que Margot se lamente,
La voilà qui paraît en simple pet-en-l'air.
Vénus, en sortant de la mer,
N'était pas plus éblouïssante.
Robert la conduisait, tout joyeux et tout fier.
Vous jugez, cher lecteur, comme on les félicite
Sur un événement qu'on n'osait espérer :
De les questionner on se fait un mérite.
« Madame, quel remède a pu vous procurer
» Une guérison si subite? »
Il faudrait tout conter, alors qu'on ressuscite.
Un petit abbé plaisanta,
Et sur un air de Glück en fausset il chanta :
« L'onguent qui l'a guérie a fait mourir Lucrèce. »
Joli refrain qu'on répéta.
Ruminant sur l'effet dont il se voit la cause,
Étrangement surpris de la métamorphose,

L'heureux Colas devient rêveur.
La scène va changer. A quoi tient le bonheur?
Sur son coude appuyé, sa tête se renverse;
On se pousse, on le fixe, et plus bas l'on converse.
Mais voyez donc Robert! qu'il a l'air sérieux!
Quoi qu'il fasse, son chagrin perce.
Enfin, l'on voit couler des larmes de ses yeux.
Sa jeune épouse consternée
Flatte inutilement le triste original.
On la laisse se trouver mal,
Son mouchoir à la main, aux pleurs abandonnée :
L'époux a tous les soins de la troupe étonnée.
Sexe aimable et charmant, n'en soyez point jaloux;
Cent fois moins à plaindre que nous,
Vos cœurs ne sont pas faits pour de longues alarmes:
Au sein de la douleur, que deviendraient vos charmes?
L'Amour, en souriant, vous dérobe à ses coups,
Et bientôt son bandeau vient essuyer vos larmes.
On tourmente Robert jusqu'à le harceler
(Car c'est ainsi que l'on console).
Il sanglote, il gémit sans dire une parole:
Le stimulant docteur parvient à l'ébranler.
Or, écoutez, Messieurs, le nigaud va parler :
« Bien plus qu'à vous, » dit-il, « ce jour m'est agréable.
» Le moyen employé m'a fort bien réussi,
» Et je viens de sauver ma femme que voici,

» D'une mort presque inévitable;
» Mais daignez pardonner à ma juste douleur:
» J'ai vu mourir naguère et ma mère et ma sœur,
» Victimes de mon ineptie.
» Ah ! si j'avais connu ce spécifique-là,
» Je leur aurais tant fait cela,
» Que toutes deux encor seraient pleines de vie.
» — Va, va, » dit le docteur, aussi rusé qu'expert,
« Contente ta moitié; qu'elle soit bien servie,
» Et tu perdras bientôt l'envie
» De mettre tes parents à la sauce Robert. »

LA RÉSIDENCE

Un Évêque de grande mise,
Et dont le nom me reviendra,
Payait du trésor de l'église,
Comme l'usage l'autorise,
Une actrice de l'opéra.
Tandis qu'à Paris, qu'à Versailles,
Pour édifier ses ouailles,
Il faisait chaudement sa cour
Et l'amour,
Un mot lâché dans une thèse

Sur l'origine des pouvoirs,
L'appela dans son diocèse.
Forcé de remplir ses devoirs,
Il vint prendre congé de sa belle Thérèse.
On se jura fidélité,
Foi d'apôtre et d'honnête femme.
Mais contre les serments faits dans la volupté
On proteste bientôt, et le plaisir réclame
Les douceurs de la liberté.
Monseigneur part : un abbé lui succède :
Un Juif aprés fut écouté ;
Puis milord Spleen, qui la prend pour remède,
Par ordre de la faculté :
Preuve que le plaisir est bon pour la santé.
Milord des médecins remplissait la formule,
Quand l'Évêque parut, jeûnant depuis deux mois.
Il ouvre le boudoir : quel affront ! il recule,
Et, témoin du forfait, il élève la voix.
Mais Thérèse avec assurance
Lui dit : « Calmez votre fureur ;
» A la cour de Vénus, il n'est point de dispense.
» Apprenez que, dans la rigueur,
» Une maîtresse est libre après trois jours d'absence.
» Ce bénéfice, Monseigneur,
» Quoiqu'à simple tonsure, oblige à résidence. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVERTISSEMENT..... V

La Dame comme il faut. 1
Conseil..... 3
Le Cas réservé..... 5
Tout ce qui reluit n'est pas or..... 9
Origine du proverbe : *User la chandelle par les deux bouts*..... 12
Le Cul de poule..... 17
Le Sifflet..... 18
Les Rivaux amis..... 19
La Revanche..... 22
La Devineresse..... 25
Le Repentir équivoque..... 26
L'Éducation..... 27
Le Quiproquo..... 28
La Leçon 29
L'appétit vient en mangeant..... 30
L'Horloge..... 31
La Confession..... 32

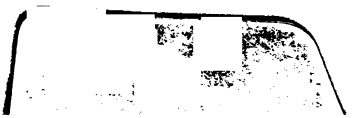
La Valise 33
Le Zéro..... 34
L'Honnêteté..... 34
La Diète..... 35
La Colère inutile..... 36
La Politesse villageoise..... 36
La Sourdine..... 37
L'Apostolat..... 38
La Bagarre..... 38
L'Incorrigible..... 39
Le Bidet..... 40
La Fileuse..... 40
Les Menus plaisirs..... 43
Les Demi-dupes..... 45
Les Soixante ans..... 47
La Neuvaine..... 47
La Dizaine..... 48
Les Pouvoirs..... 49
La Dure extrémité..... 49
La Négromanie..... 50
Les Pucelages..... 51
Les Florentins..... 52
La Table..... 52
Les Découvertes..... 53
La Prise de tabac..... 54
Le Nœud conjugal..... 55
L'Atout..... 59
Le Secret de la Comédie 60
Le cuisant Souvenir..... 61
La Clochette..... 62

Le Madrigal séraphique..... 62
La Réponse ingénue..... 63
Gasconnade..... 64
Le Solliciteur..... 65
M. Blanc-Pignon..... 66
Le double Plaisir..... 67
Les Billets doux..... 68
Le Mage consulté, conte oriental..... 71
Origine des Truffes..... 74
Le Battant..... 80
Le pouvoir de la Vanité, histoire véritable.. 81
Anecdote de M. R..... 90
Tels gens, tels encens..... 91
M. Picanchois..... 94
Le Scrupule levé..... 95
Le Quartier d'hiver..... 96
Le Jeu de Piquet..... 98
L'Équivoque..... 102
La Dévotion Espagnole..... 104
Conte à propos de bottes..... 108
Pour le Jubilé de 1775..... 110
La bonne Ménagère..... 112
Les Trembleurs..... 113
Question théologique..... 117
La Nouvelle du jour..... 120
Le Chat qui dort..... 121
Le Rêve..... 123
L'Inanition..... 126
Le Bouchon..... 127
L'heureux Mari..... 127

La garde d'une Fille..... 128
La chaste Oraison..... 129
Le vrai Regret..... 130
Le bon Exemple..... 131
La Dévotion Française..... 132
Le Fermier général..... 133
Histoire ecclésiastique..... 134
Les douceurs de l'Hymen..... 137
Les trois Accidents..... 138
Le Censeur..... 139
La sauce Robert..... 139
La Résidence..... 146

FIN DE LA TABLE

62632801

Paris. — Typ. Ch. UNSINGER, 83, rue du Bac.

2